

PER

E-419

BNQ

# es écrits

**VÉNUS KHOURY-GHATA**

Elle dit

**MADELEINE MONETTE**

Un battement de rideaux

**BERTRAND LAVERDURE**

Les fées

**ROBERT BAILLIE**

Enfance et confiance

**GÉRALD GAUDET**

Un jour, on apprend à quitter

**ROGER GRENIER**

Le café devant la gare de Cornavin

Le sauveur

**ISABELLE COURTEAU**

Rêver dans la lumière du jour

**FRANCE DUCASSE**

L'enfant qui s'envole

**MIREILLE CLICHE**

Pique-nique sur le schiste

**GLORIA ESCOMEL**

Saga



# *les écrits*

MONTRÉAL 1998

94

# les écrits

Revue fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon

Directeur : Jean-Guy Pilon  
Directeur adjoint : André Ricard  
Secrétaire de rédaction : Louise Maheux-Forcier  
Adjointe administrative : Marie Beaulieu  
Promotion : Michelle Corbeil

Conseil d'administration : Jean-Louis Gagnon  
Jean-Guy Pilon  
Jean Royer  
Fernande Saint-Martin

Conseil de rédaction : Jean-Pierre Duquette  
Jacques Folch-Ribas  
Naïm Kattan  
Claude Lévesque  
Louise Maheux-Forcier  
André Ricard

La revue est publiée par l'Académie des lettres du Québec

Prix de chaque volume : 10,00 \$

Abonnement à trois volumes :

Individuel : 25,00 \$ ; Institutions et Étranger : 35,00 \$

## les écrits

5724, chemin de la Côte Saint-Antoine

Montréal (Québec) H4A 1R9

Téléphone : (514) 488-5883

Télécopieur : (514) 488-4707

*Le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal ont subventionné cette publication.*

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 1998

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN 1200-7935

Maquette de la couverture : Nancy Desrosiers

Copyright © les écrits



LE CONSEIL DES ARTS  
DU CANADA  
DEPUIS 1937

THE CANADA COUNCIL  
FOR THE ARTS  
SINCE 1937



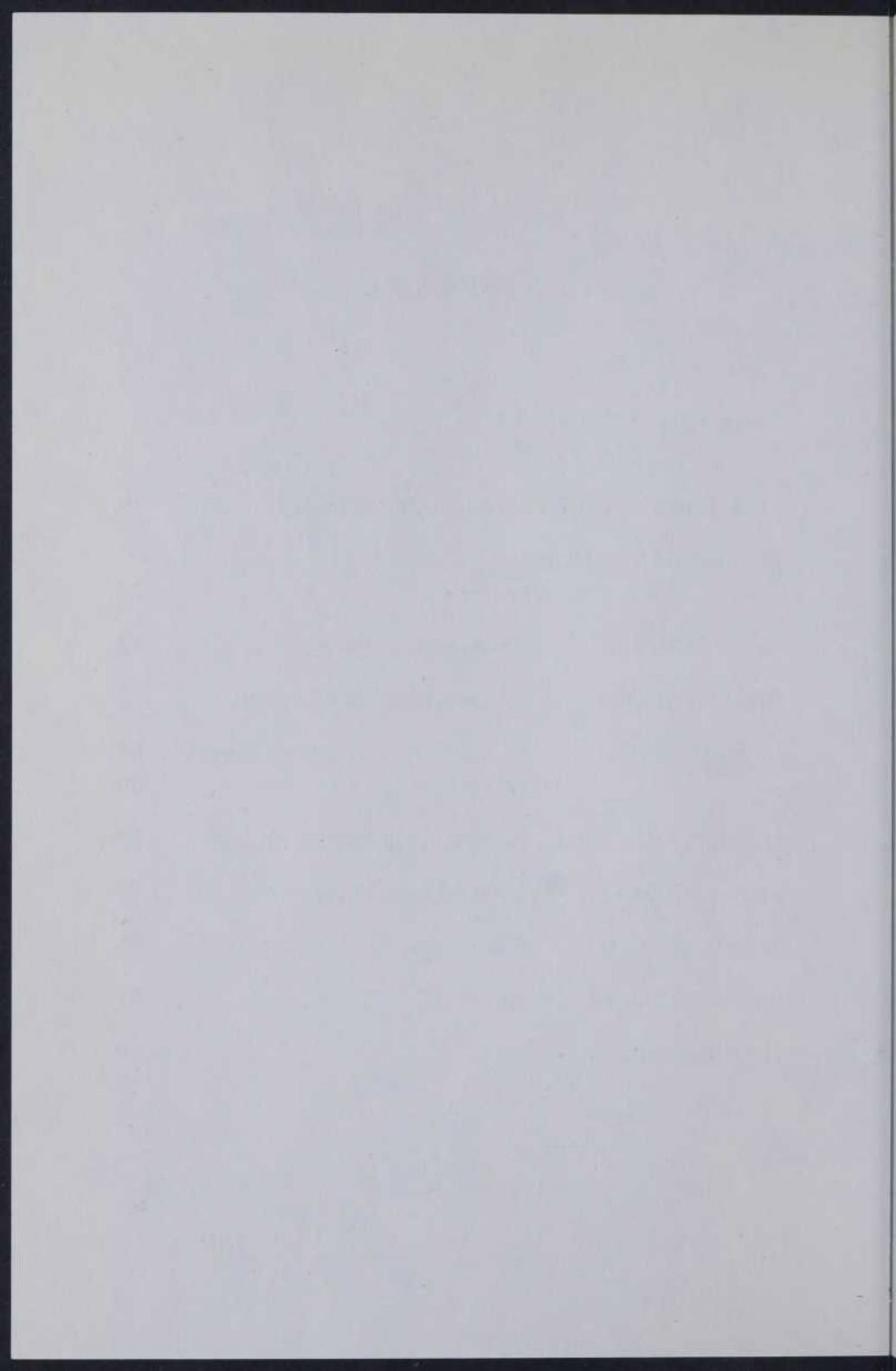
CONSEIL  
DES ARTS ET DES LETTRES  
DU QUÉBEC

CONSEIL  
DES ARTS

COMMUNAUTÉ  
URBAINE  
DE MONTRÉAL

## SOMMAIRE

Vénus KHOURY-GHATA		
	<i>Elle dit</i>	5
Madeleine MONETTE	<i>Un battement de rideaux</i>	19
Bertrand LAVERDURE		
	<i>Les fées</i>	37
Robert BAILLIE	<i>Enfance et confiance</i>	47
Gérald GAUDET	<i>Un jour, on apprend à quitter</i>	57
Roger GRENIER	<i>Le café devant la gare de Cornavin</i>	65
	<i>Le sauveur</i>	69
Isabelle COURTEAU	<i>Rêver dans la lumière du jour</i>	73
France DUCASSE	<i>L'enfant qui s'envole</i>	77
Mireille CLICHE	<i>Pique-nique sur le schiste</i>	85
Gloria ESCOMEL	<i>Saga</i>	91
Biobibliographies		139



---

VÉNUS KHOURY-GHATA

*Elle dit*

à Jean-Guy Pilon

Le vent dans le figuier se tait lorsqu'elle parle  
et parle lorsqu'elle se tait

Jadis  
elle discutait avec un vieux  
se disputait avec des chiens  
faisait du troc avec un rémouleur  
le lit et la salière en témoignent  
non l'armoire gardienne muette du linge des noces

le sel le cuivre sont la mémoire de la maison  
les tresses d'ail des martyrs pendus  
pour on ne sait quelle faute

Elle hurle pour effrayer sa voix et faire frémir l'eau  
de la bassine  
renverse le contenu du tiroir pour entendre s'invectiver  
couteaux et fourchettes  
chasse les busards pour voir leurs cris rouges déclencher  
l'orage

Courir jusqu'à la route ne sert qu'à son ombre  
les pluies ont empierré la voie  
et la terre qui tourne sur elle-même la ramènera  
à son point de départ

L'écho, elle le sait, n'est pas son ami  
et la montagne qui lui tourne le dos cache une autre  
montagne plus âgée  
et qui ne fera pas un signe à la femme qui discute à perdre  
haleine avec un arbre

---

Assise sur son seuil en pierres sourdes  
elle cherche la part visible de son rêve  
face à la montagne qui gesticule dans le noir

des hommes au corps froid incrustés dans ses murs  
elle retient leur regard de reproche  
et cette manière de renverser la tête en arrière  
comme s'ils découvraient une nouvelle étoile  
ou s'ils buvaient directement de la jarre

leurs noms terreux jonchent ses draps bleuis par le froid

il suffit d'éponger leurs ombres sur le dallage de la cuisine  
et l'odeur mâle qui imbibe leurs vêtements de dimanche  
pour faire reculer la nuit  
repousser les ténèbres vers le champ voisin

Elle dit :

Creuse là où l'ombre peut se tenir debout  
et elle ferme sa porte aux arbres venus partager son deuil

l'odeur douçâtre du chèvrefeuille flotte sur la rue  
et annonce le cercueil porté à bout de bras  
par un seul homme  
La morte a l'âge du bougainvillier de sa fenêtre  
le hennissement de son cheval fait claquer les volets

Chagrin aussi vaste que le jardin  
plus hermétique que la cage du canari  
le jardinier porte son échelle telle une croix de dimanche  
son sécateur coupe avec les mêmes gestes la mèche  
du souvenir  
et les branches sèches  
Sur la vitre  
ses larmes se colorent en rouge sous le soleil couchant

---

Elle n'ouvre qu'aux vents qui libèrent les morts épinglés  
sur son miroir pour les enterrer plus haut dans un trou de  
l'air

La falaise dit-elle s'émiette comme un pain pauvre et ce ne  
sont pas les chênes taciturnes qui sauveront la réputation du  
paysage

Elle dit aussi qu'il suffit d'attendre la cinquième saison  
pour que ses morts lui reviennent larmes doucereuses sur  
les joues du pommier  
Ils chevaucheront le brouillard  
chevaucheront les chiens  
souilleront le palier  
pour exprimer leur désapprobation

Interroger les calendes ne sert qu'à compliquer le parcours  
du soleil qu'elle héberge dans son poulailler depuis que ses  
poules pondent dans le fleuve

Maudits les seuils qui ne savent pas ramasser les pas  
répète-t-elle jusqu'à l'ivresse  
maudits les doigts qui tranforment le pain en chagrin  
maudite l'eau bue qui tourne au gel

Sa longue cohabitation avec la montagne lui apprit que les  
oiseaux migrent de nuit pour ignorer que le chemin est long

Son linge peureux trempera toute la nuit sous la lune qui  
lave à froid les cimes et les draps des noces

À travers l'arbre dont elle ignore le nom le claquement du  
tissu éloigne les coyotes attirés par l'odeur rouge

Ivresse de l'homme qui a défenestré le corps nocturne et  
saccagé la neige douloureuse du ventre  
son rire ruisselle sous la lampe  
le sang répandu est sa grandeur  
sa brèche dans la montagne d'en face  
les larmes mélangées de la femme et du grenadier

Grenadier est le nom de l'arbre répétera-t-elle demain  
en lançant l'eau de la bassine sur le tronc

---

Elle habite la chambre haute dans le voisinage des nuages  
qui la regardent trier les photos  
l'humidité et l'éloignement ont durci les moustaches du  
soldat et fait gondoler sa dernière lettre

Elle se bouche les oreilles pour ne pas entendre  
les déflagrations  
lorsqu'il compare la tranchée à un paquebot  
la guerre à un océan entouré par d'autres océans  
Il dit :  
L'oiseau transi qui l'observe est sa consolation  
son chant et les armes ont la même stridence  
et la même étrange pâleur novembre et ses poignets

Le verre fêlé de sa montre indique une heure à l'ouest  
là où les terres marchent à grandes enjambées  
où les enfants gardent des maisons sans portes  
les parents dans leur fuite ont emporté la sainte image  
laissant sur les murs les marques noires de leurs prières

À l'étage sombre de ses rêves  
il y a ce soc qui laboure le sol de sa maison allant de l'évier  
au lit là où femmes et chattes mettent bas  
au grand étonnement du canari qui ébruite les naissances

Le même soc s'émiette à l'ombre du figuier depuis que se  
sont rouillés les bras de l'homme

À l'entendre parler  
décaper le mort et ses outils est au-dessus de ses forces  
décembre est plus long que l'hiver  
et la pluie qui tombe sur la pluie l'empêche de s'incliner  
dans son sommeil

Hé toi ! appelle-t-elle aux heures des repas la silhouette  
invisible penchée sur le sillon  
car il arrive aux morts de se pencher  
rien ne l'interdit

## *Le trèfle à quatre feuilles*

*à Jean-François Auregan*

Il la secoue pour faire tomber les mots qu'elle a volés  
l'oblige à rompre ses fiançailles avec l'érable  
l'attache à la même laisse avec une chèvre et un trèfle à quatre  
feuilles puis lui donne en compensation la clé des champs

Il la renverse telle une outre pour la boire d'un seul trait  
la hisse sur ses épaules pour l'escalade de la pente  
remplit sa bouche de gravier pour qu'elle soit comprise  
de la montagne  
il lui demande d'écouter sa douleur

Il traduit son cri en sept langues  
musèle son écho qui fait sursauter les genêts  
l'enchaîne à sa maison  
l'enterre dans sa maison  
il est si calme que l'araignée peut faire sa toile dans sa tête

Chemin faisant

il croise un cortège de nocés traversant un pré  
l'ange qui marche en tête tricote une brassière  
avec ses cheveux

il l'invite au banquet avec sa coccinelle  
mais celui-ci secoue la tête  
sa charge est aussi lourde que son cœur

Le soir

il dîne seul avec son ombre  
raconte au feu : la femme la coccinelle l'ange le trèfle  
à quatre feuilles  
sans pouvoir préciser à quelle époque remonte son récit

Sans la glycine

le jardin aurait enjambé la clôture pour s'installer  
sur le versant noir de la vallée.

Elle est son garde-fou contre les dérapages  
sa ceinture de félicité  
sa conseillère pour trier les chats  
et céder au plus chaste la cage du canari

Sans glycine

il n'y aurait plus d'automne  
mais des hivers à la queue leu leu  
avec des parapluies qui se croisent sans échanger  
une seule goutte d'eau

Elle s'aplatit à l'heure maigre  
quand les anges la traversent en coup de vent  
un pot de confiture sous l'aile  
et sur l'épaule le pain de la douleur

Sa maison est lieu d'enfouissement d'objets muets  
son jujubier stèle végétale plus haute que sépulture  
de monarque

et comme la terre se mord la queue en tournant  
elle déroule dans le sens de sa marche ses morts humiliés  
pour les asseoir autour de sa table

Elle leur sert des femmes en friche  
leur donne à boire le jus de leur ventre  
leur prédit de grands événements à venir en insistant  
sur le rôle du jujubier  
Ceux qui oublient leur odeur sur les murs sont renvoyés  
chez eux  
elle ne garde que ceux qui flambent avec les sarments  
font déborder les larmes de la calebasse  
et ravivent les couleurs ternies du deuil

---

La vieille a le deuil sourd de ceux qui vivent sur les pierres  
ses défunts ne parlent qu'au vent un habitué du miroir  
qui les multiplie jusqu'au figuier  
La moustache du grand-père est une hirondelle qui boite  
de l'aile gauche  
la jeune femme morte en couches avait le soleil  
pour seul interlocuteur  
c'est à lui qu'elle souriait non à l'homme qui engrangeait  
son grain après l'avoir remplie de sa glu

Ils sont huit comme les jours de la semaine  
qui ne sont que sept  
trois enfants devenus trois anges et qui n'eurent pas droit  
aux larmes  
huit à se relayer entre lumière et pénombre  
leur ressemblance devient visible lorsque le soleil  
entré par effraction  
balaie le cercle inoffensif qui regarde sans le voir le lit

Le pain ivre sur la table  
le sel de la discorde face à l'âtre  
tout est prêt pour les accueillir  
et la femme qui ne fait pas confiance  
à n'importe quelle lanterne  
a libéré les lucioles

Les silhouettes encadrées par deux lunes dessinent  
des flèches noires sur la haie  
à leur droite coule le cimetière blanc  
à leur gauche coule le cimetière rouge

Ils marchent par groupes de deux  
plutôt en file indienne  
séparément puisqu'ils ne sont qu'un  
Un seul homme brouillé à mort avec son feu

« Chevauche un tilleul pour rentrer chez toi » lui crie-t-elle  
en lui désignant l'arbre

---

MADELEINE MONETTE

## *Un battement de rideaux*

*Tard un soir, un garçon oublie son sac à dos dans le métro. Arièle aimerait retrouver l'enfant d'une dizaine d'années, pour lui remettre son sac qui contient de petits objets auxquels il tient sans doute, entre autres un baladeur, des dollars et des clés. Mais l'étiquette d'identité est usée, presque illisible.*

*Arièle a une voix d'opéra, qu'elle travaille avec entêtement comme elle ferait de la musculation, mais elle ne veut pas être chanteuse. En route pour un studio de banlieue où l'attendent des musiciens, elle s'arrête ici dans une rue où pourrait habiter l'enfant.*

Arièle entend le chauffeur d'autobus annoncer la rue des Étangs. Du coup elle bondit vers la portière, pliée en deux pour continuer de regarder par les fenêtres, étonnée

---

Extrait d'un roman en préparation.

par les trois tours d'habitation qu'elle a sous les yeux. Elle qui s'est reconnue jusque-là dans ce quartier, la voilà devant une rue semblable à nulle autre, devant une anomalie. De chaque côté d'une impasse, trois immeubles sont posés n'importe comment sur un jardin semé de gros animaux en plastique, à croire qu'ils sont tombés d'un cornet à dés dans un paysage enfantin, un zoo artificiel.

Arièle est découragée. D'après un plan de cette banlieue, elle s'attendait à trouver quatre ou six maisons sur un petit bout de rue, huit ou dix au plus où elle aurait pu sonner, s'informer des occupants et de leurs voisins. Mais maintenant qu'elle est rendue, il ne lui vient pas à l'idée de passer son chemin, de renoncer à ses recherches. Elle quitte donc l'autobus en sortant le sac à dos bariolé de son fourre-tout, pour le porter bien en vue.

Les tours ne sont pas luxueuses, leurs appartements doivent être moins coûteux que les maisons du quartier, leurs locataires un peu plus jeunes. De nombreuses fenêtres sont tournées vers le fleuve, qui n'est sans doute plus de là-haut qu'un ruban de lumière aussi volatile qu'un mirage, pas de quoi faire monter le loyer. Dans chaque vestibule, Arièle consulte les répertoires alphabétiques des tableaux de sonnettes, sans succès. S'il manque bien des noms, elle parierait qu'aucun logement n'est vacant : les cartons ont dû glisser hors de leur cadre ou être retirés pour déjouer les démarcheurs et autres visiteurs, par misanthropie ou paranoïa.

À peine déçue, puisqu'il n'y avait rien non plus dans l'annuaire des téléphones, Arièle décide de s'asseoir sur l'un des bancs du jardin une vingtaine de minutes au

plus, le temps qu'arrive le prochain bus. Peut-être apercevra-t-elle l'enfant, qui se jettera avec gratitude sur son baladeur et ses dollars ? Peut-être un passant lui viendra-t-il en aide, en répondant sans hésiter à quelques questions ? Peut-être un compagnon de jeu reconnaîtra-t-il le sac ?

Revenue sur ses pas, Arièle s'installe au débouché de la rue, où tout le monde doit passer pour rentrer chez soi. Contre toute logique, elle scrute davantage les fenêtres que les allées du jardin, étonnée que la plupart soient grandes ouvertes, que de longs pans de rideaux soient aspirés dehors par la brise, même dans les dernières hauteurs. Tandis que les seuls piétons évoluent à distance, dans des sentiers où il lui faudrait courir pour les rattraper, Arièle s'imagine que des centaines de petits Chalioux vivent là, qui se baladent comme lui tard le soir en ville, dans les *skate-parks* ou dans le métro, tournant le dos à l'intimité de ces logis, fuyant des adultes dépassés qui baissent les bras.

Les trottoirs poudreux, entamés de chaque côté par une terre jaune et sèche, ont déjà enrobé de leur talc les pieds d'Arièle. Se sentant sale, elle entreprend d'essayer au moins ses cous-de-pied, si mats que la moiteur de ses mains laisse tout de suite une empreinte. Elle ne s'est pas encore redressée qu'elle croit entrevoir un tourbillon à l'une des fenêtres, une agitation aussitôt ravalée dans les cimes miroitantes, sans doute imaginée dans un coin de son regard, à cause des rideaux qui battent au vent. À sa droite, deux garçons approchent à vélo, debout sur leurs pédales mais le torse penché très bas, le visage fermé sur une rage de vitesse. Qu'ils se livrent à une course effrénée, se sauvent d'une menace encore invisible ou se pourchassent, avant de

se pousser au sol et d'en venir aux poings dans un chaos de ferraille, ils ignorent Arièle qui les appelle en brandissant le sac à dos. Tantôt de front, tantôt l'un dans le sillage de l'autre, ils filent droit devant eux en soufflant fort et en geignant, ils semblent s'échapper d'une boule de poussière, d'un nuage de panique. Lorsqu'ils disparaissent derrière le premier immeuble, Arièle se rassoit en se demandant ce qu'elle est venue faire là, parmi ces odeurs passagères de chewing gum et de décapant, qui montent de la plaine pour vous soigner la santé.

C'est alors que l'intriguent des plaintes venant d'elle ne sait où, des cris aigus et brisés que le vent paraît enfiler, si désincarnés qu'ils lui font tendre l'oreille, des gémissements qui s'éteignent soudain comme engloutis, semblables à des gargouillis suspendus de noyé, des lamentations d'enfant étranglé par l'hystérie, des pleurs sortant d'un petit corps possédé, qui n'est plus que frayeur. De plus en plus alarmée, saisie d'une peur aussi vague qu'incontrôlable, Arièle fouille des yeux les environs et le ciel, le jardin meublé d'animaux surréels aux couleurs vives, les feuillages des arbres traversés de câbles, elle jette la tête de tous côtés avec une vivacité urgente et saccadée d'oiseau, chaque réflexe comme un petit choc ou une erreur déjà admise. Dans une succession de fondus tournoyants, elle scrute les entrées ombragées d'auvents des immeubles, les façades lissées par le soleil ou criblées de fenêtres béantes, tamis à gros trous ne filtrant rien, puis elle revient au centre blanc du tourbillon vite effacé plus tôt, au ressac inoffensif de rideaux, et c'est là que la détresse prend forme, qu'il lui pousse des bras et une tête à l'envers, trempés dans le vide.

---

Le tableau est terrifiant, d'une cruauté horrible et glaçante, l'instant impossible à figer glisse au bord de la tragédie, il penche vers sa fin à force de trop se mouvoir, le suspens est atroce.

Retenu par les chevilles, un petit garçon est pendu à une fenêtre d'où on pourrait le laisser tomber, le lâcher du haut d'une dizaine d'étages, son sort entre les mains d'au moins une figure en retrait, d'un sauveteur arrivé juste à temps ou d'un tortionnaire en action, tyran en quête de faveurs dérisoires, sinon en mal de vengeance. S'il fallait qu'un geste maladroit l'envoie piquer contre la terre, s'abattre à plat dans un dernier baiser étouffé! S'il fallait que sa vie ne tienne plus qu'à un reste infime de vigueur, qu'elle s'effondre en quelques secondes infernales, pour une méchanceté de taré ou un caprice barbare! L'enfant se rebiffe au-dessus du gouffre, il se tortille en tâchant de se redresser comme un vers, déjà cassant dans sa précarité, il proteste en prenant garde de ne pas trop se remuer pour qu'on ne perde pas prise surtout, il hurle dans sa gorge comme il pisserait de terreur, avec ses bras grands ouverts et raides sous son poids, qui refusent d'embrasser l'espace.

Le danger s'aggrave, il demande qu'on intervienne sur-le-champ sans penser, qu'on accoure pour arracher l'enfant à cette fenêtre, pour le repêcher lourd et entier, le ramener vivant et mou sur le sol d'un appartement, dans un décor familial. Arièle, déjà en marche et prête à s'élancer, compte les étages à toute allure en jurant contre ses yeux qui la trahissent, qui dérapent sur la surface uniforme et l'obligent à recommencer. Elle sait les difficultés qui l'attendent, elle se voit bondir hors d'un ascenseur devant

une rangée de portes fermées, à l'affût de bruits de voix suspects, mais elle ne fait qu'écouter son instinct. D'ailleurs que faire d'autre, comment ne pas se jeter dans cet immeuble pour tenter de mettre fin au supplice, en espérant n'avoir affaire qu'à des enfants. Car il y a ce personnage dans l'ombre, cet autre désespéré ou enragé qui a tous pouvoirs, ce frère ou ce copain fou de rivalité ou de rancune, pris à son propre jeu de punition ou de chantage, ce père sanglotant d'ivresse ou en colère, cet intrus hérissé contre le monde entier, peut-être provoqué sans malice, mais sur le point de tuer. Et Arièle court plus vite que ses jambes ne peuvent la porter, pour bientôt s'engouffrer dans un vestibule désert, où un voyant indique que l'ascenseur est au seizième. Elle appuie sur le bouton d'appel en piétinant d'impatience, incapable de se contenir dans son angoisse fiévreuse, mais rien ne démarre ni ne bouge, les mêmes chiffres rouges luisent sous ses yeux insistants. Exaspérée d'attendre, si tremblante qu'elle craint de se défaire ou d'être frappée d'impuissance, elle se précipite alors vers la porte coupe-feu de la cage d'escalier, qu'elle s'étonne de trouver verrouillée ou coincée. Elle se bat avec elle jusqu'à ce qu'un gamin l'ouvre brusquement avec son aide, d'un long coup de bras qui l'entraîne en avant dans un début de culbute. Le menton sur les genoux, sans même ralentir pour refaire son équilibre, le garçon fonce dehors en lui criant de s'ôter de là, qu'il doit aller attraper son petit frère.

Lorsqu'elle comprend ce qu'il a dit, ces mots s'imprimant à retardement dans son esprit affolé, Arièle est déjà en train de monter l'escalier quatre à quatre. Le cœur lui cale dans le ventre, tant la bonne intention de l'enfant est

affligeante, et aussitôt elle regrette de ne pas lui avoir demandé quelle porte, quel numéro d'appartement. Elle poursuit toutefois sur sa lancée, trop énervée pour changer de plan, guidée par l'image de cet enfant mal amarré, ballant tête en bas sur un mur en falaise. Tandis qu'elle jette ses jambes haut et loin devant elle, sur deux ou trois marches à la fois, tandis qu'elle se propulse par à-coups et galope en battant de l'encolure à la manière des chevaux, elle voit arriver au-dessus de son front une longue fillette blonde qui, l'espace d'un premier coup d'œil, lui paraît lente et posée.

T'as vu un ti-kid avec une casquette bleue ? envoiet-elle de loin à Arièle, qui grimpe toujours à perdre haleine. Une Nike bleue ? Le ton est abrupt, d'un sérieux inflexible ou méfiant, c'est celui d'une enfant contrariée, mais sans hâte.

En bas ! répond Arièle à la volée, sans ralentir juste avant de croiser la fillette, surprise de ne pas avoir avalé sa langue. Il veut attraper son frère ! se prend-elle à préciser au milieu de sa folle escalade, encore sous l'effet de cette idée si extraordinaire, si insensée qu'elle la répète malgré elle, que ça sort tout seul.

C'est trop tard, fait la blonde au-dessus de son épaule, en continuant à descendre d'un même pas égal.

Dans le halètement de sa course, dans le vacarme de souffles courts qui fusent dans sa tête, Arièle n'est pas certaine d'avoir bien saisi. Elle se retourne à demi pour mieux entendre, sans interrompre pourtant sa montée.

Il pleure dans la cuisine, ajoute la fillette avec un air penché, depuis le palier inférieur où elle marque une pause

indécise. Soudain curieuse ou inquiète, elle considère Arièle comme si elle cherchait à la remettre, à deviner ce qu'elle fait là.

C'est fini ? demande Arièle en se couchant alors sur la rampe, pour donner toute son attention à cette enfant, presque sûre de n'avoir plus à se dépêcher. Il n'y a pas eu de mal ?

La fillette jette un œil de côté, le temps d'un embarras fugace ou d'une hésitation. Non, fait-elle de la tête, le visage aussi neutre que possible mais les yeux grouillants de secrets, le corps chargé d'une nouvelle froideur ennemie. Puis elle commence à tourner les talons pour reprendre son chemin, avec la même raideur contrôlée qu'au début. Au fait, l'ascenseur fonctionne ! lâche-t-elle en guise de conclusion, donnant à penser que la présence d'Arièle est importune.

Qui es-tu ? demande vite Arièle en redescendant quelques marches, pour ne pas perdre la fillette de vue.

Une baby-sitter. J'habite à côté, dit-elle avant de se mettre à dégringoler les étages sans trop d'ardeur, dans une suite de légers bonds à trois temps, pour se soustraire aux questions d'Arièle. Et toi, qui t'es ? lance-t-elle quand même en soutenant sa cadence, fuyarde qui veut garder le dessus ou ne pas être en reste.

Je cherche un garçon qui s'appelle Chalioux. Tu le connais ? risque aussitôt Arièle, qui vient de se rappeler le but de sa visite. Sans bouger dans l'attente d'une réponse, elle reprend ses sens et regarde sa montre, puis se rend compte qu'elle n'a plus le sac à dos. Excédée, elle reste malgré tout attentive, avec le sentiment de s'être égarée au milieu de nulle part, de ne pouvoir arriver à rien.

D'abord pas un mot, aucun bruit que les pas rythmés résonnant dans la cage d'escalier, à croire que la question tombe à plat ou inspire de la suspicion. Puis la fillette laisse échapper un non sonore et insouciant, une dernière arrogance d'enfant déjà ailleurs. « Non, connais pas ! » Cette boutade satisfaite, aussi définitive qu'une porte refermée, fait place à un silence malvenu.

C'est comme je pensais, se dit Arièle qui oscille entre deux paliers, tout aussi tentée d'aller voir si la crise s'est vraiment dénouée là-haut, que pressée de remettre la main sur le sac. Par acquit de conscience, avec l'impression d'être à l'affût de sombres affaires d'enfants, elle gravit donc l'autre moitié de l'étage avec une lourdeur soudain impossible à ignorer, les pieds retenus sur chaque marche par des semelles de boue, les jambes engourdis de fatigue.

Au sortir de l'ascenseur au onzième, elle écoute à des portes derrière lesquelles rien ne bouge, qui cachent peut-être des petits filant doux, elle longe des appartements envahis par les excès d'un téléviseur, puis elle colle son oreille ailleurs encore, avec l'absurde impression d'évoluer dans une situation théâtrale, trop artificielle et familière à la fois, de mettre les pieds dans une illusion d'enquête. Troublée par l'horreur évitée de justesse, elle ne se sent pas à sa place, mais ne se voit pas non plus tourner tout simplement le dos, ne peut pas s'extraire de ce moment. Compte tenu de la position de la fenêtre, elle ose sonner chez les locataires du milieu du couloir, tantôt pour se buter au silence immobile d'une absence qu'on feint peut-être, tantôt pour se faire dire qu'on n'a rien entendu de particulier : les gamins sont toujours bruyants, et on ne sait jamais à qui ils

sont, tant ils circulent de haut en bas et même entre immeubles, affublés le plus souvent de surnoms à l'américaine, de *street names* selon leur expression. D'ailleurs, ajoute une vieille femme décoiffée dans une robe-tablier rose, ils se mêlent tous dès l'âge de la garderie, puis deviennent interchangeables sur le terrain de basket voisin, vers les sept ou huit ans, dans ces vêtements de gros hommes qu'ils affectionnent, mais qu'ils sont fiers de ne pas remplir, allez comprendre ! Lorsqu'Arièle demande si l'on sait où habitent les Chalioux, on secoue le menton, on répond que non avec des regards détachés mais obliques, presque inamicaux, l'air de soupçonner qu'elle a déjà identifié un coupable, puis on s'empresse de s'excuser en refermant la porte.

Résignée, soucieuse de ne pas se mettre en retard, Arièle quitte l'immeuble avec l'espoir au moins de revoir le garçonnet aux grands bras accueillants, aux bras miracles, mais ni cet apprenti héros ni la longue fillette blonde ne sont aux alentours. Dans le jardin, le sac à dos aussi a disparu. Il aurait pu lui tomber des mains, rester sur le banc ou atterrir sur le sentier pendant qu'elle courait, toutefois il n'est nulle part en vue. Le siège du banc est vide, le trottoir est sans taches derrière elle jusqu'à l'immeuble, et même devant elle jusqu'à la rue. Une petite vague de découragement surprend Arièle, qui se reproche depuis quelques jours ses intentions trop charitables, mais en pivotant pour faire un lent tour d'horizon, elle repère le sac au fond du jardin près d'un dinosaure bleu.

Quelqu'un l'a cueilli après son départ, puis l'a balancé sur la pelouse après en avoir retiré le walkman et

l'argent. D'abord tentée de le laisser là, d'abandonner cette dépouille maintenant tout à fait dégonflée, Arièle décide de le garder. Frustrée dans ses efforts, consciente d'avoir empiré la situation, elle le remet dans son fourre-tout avec une pointe de colère, comme si c'était elle qu'on avait volée. Elle ne sait pas ce qu'elle en fera, ne croit pas avoir d'autres pistes à suivre pour l'instant, mais si elle croise de nouveau le garçon au blouson de cuir, du côté du *skate-park* par exemple, si elle revoit sa tête de corbeau ébouriffé, elle ne manquera pas de lui rembourser ses billets et de remplacer son baladeur, perdus par sa faute.

Dans l'autobus qui l'emmène enfin au studio, Arièle a beau fixer le paysage avec insistance, ouvrir grand les paupières dans d'incessantes mises au point, elle n'a devant les yeux qu'un enfant surnageant à l'envers, prêt à couler comme une ancre, à s'écraser sur le front. Les pieds mal cloués à une haute façade vertigineuse, il est forcé d'en lécher la brique rugueuse et abrupte, tellement à-pic qu'elle semble verser sous lui, céder sous son petit poids de rien du tout. Alors qu'ailleurs battent et virevoltent des linges mous de soleil, des ailes de rideaux, il pend à une fenêtre avec des résistances de chiffon gelé. Son t-shirt pelé jusqu'au cou, sur un torse blanc qui tiendrait tout entier entre les mains, il se rebelle en succombant à son impuissance, torturé par une incertitude ultime et sans bornes, il est un souffle d'asthmatique qui se refuse au bord des lèvres, un dernier souffle d'agonisant qui stagne dans la bouche, pas tout à fait dehors ni dedans. À la lisière de son monde, il se lamente d'effroi en souhaitant que les murs le ravalent, il prétend rebrousser chemin dans un début frileux de plongeon arrière, en

arquant ses bras racornis par la peur, mais il ne fait que se retrousser pour s'éloigner du sol, à la manière d'un chat qu'on va mettre à l'eau.

Arièle a repris contenance, mais il lui reste un fond d'agitation, elle frémit encore d'énervement au point que ça gronde en-dedans. Un moment elle se laisse distraire par deux mères dans la quarantaine, femmes bien en chair au style glamour chatoyant, qui se plaignent d'abord des concerts de garage où jouent leurs garçons, puis de la nouvelle place des Étangs où les maisons calent dans une mauvaise terre de remblai, dans les pourritures d'une décharge qu'on a rasée ailleurs, puis transportée là par camion. Ce quartier n'est pas mieux qu'un casino, disent-elles en faisant le bilan de leurs mécomptes, on s'y installe avec des trépidations de gagnants, puis il vous met le nez sur votre malchance et vous souffle les économies de toute une vie. Il n'y a vraiment plus de quoi se croire arrivé dans les banlieues, ni même rêver d'aller nulle part ailleurs, c'est comme s'il n'y avait pas d'autres frontières à repousser. D'ailleurs les enfants sont les premiers à le sentir, qui ne savent plus quelle sorte de *high* chercher. Si seulement ils s'aidaient, s'ils acceptaient ce qu'on veut pour eux, mais ils n'ont pas d'ambition, ils refusent tout et s'épuisent à le faire, en se montrant fiers de partir perdants. Ils se vident sans espoir de transfusion possible, ils râpent le fond.

Face à face sur les banquettes avant, les passagères parlent fort avec une sorte d'arrogance satisfaite, de fierté du malheur accepté, sûres que cela ne peut que regarder aussi leurs voisins. Toutefois c'est le nom « des Étangs » qui a tiré Arièle de ses songeries pénibles, nom apparemment

commun dans les parages. N'ayant pas vu d'étendues d'eau, les supposant toutes asséchées depuis l'époque des premiers chantiers, elle se demande où peut se trouver cette place lotie de maisons neuves, qui s'enfoncent comme des barques percées. Mais tandis que les propos trop confiants des mères, leurs récriminations font pencher Arièle du côté des *burnouts* ou des *hoods*, qui ne peuvent jamais rien vouloir de convenable, elle continue surtout de songer au petit pendu.

Bien sûr, il aurait pu se mettre lui-même en danger, avec un sentiment naïf d'immortalité, être victime de ses jeux ou de ses imaginations, d'un sang-froid poussé jusqu'à l'épate, il aurait pu se prêter aux mauvais plans d'un copain étourdi, mais pas méchant, puis être sauvé au prix d'épaules arrachées et de reins cassés, en inspirant des soupirs de soulagement ou en se faisant sonner les cloches. De l'avis d'Arièle, les enfants sont toujours sur le point de briser les règles ou de mal agir, ils ont un sens aigu de la faute inévitable, et cet attrait pour les interdits tient à leur belle innocence, comme à un malentendu obligé, car ils en sont à tester le monde. Et puis les perversités ordinaires, les tourments bénins de l'enfance peuvent avoir des effets tragiques, immoler des souffre-douleur, n'est-ce pas ? Mais si un garçon cruel, un de ces gamins dépourvus de tout sens moral, un monstre d'indigence était à l'origine de l'incident ? Ou si des parents négligents étaient plutôt à blâmer pour être partis trop longtemps, en laissant leurs petits s'arranger entre eux, ou pour les avoir confiés à une baby-sitter incapable, dans des pièces aux fenêtres invitantes ? Voilà ce qui taraude Arièle.

Pas plus sociable qu'il ne faut, consciente de ses limites dès qu'elle est tentée de s'avancer dans une autre vie, celle d'une amie musicienne ou d'un voisin, celle d'une compagne de thérapie ou d'un amant, elle se défend toutefois de multiplier ses suppositions, elle bride ses réflexions. Encline à s'en faire, à se raconter des histoires où non seulement la méchanceté est admissible, mais où le pire est plausible, elle est déjà hantée par cet épisode sans début ni fin, exaspérée de ne pas avoir vu à travers les murs, de ne pas pouvoir se faire une idée juste de ce qui s'est passé, comme s'il suffisait de voir, comme si le regard prenait la vérité au flash, la tenait pour de bon. De temps à autre, Arièle essaie de se concentrer sur le travail qui l'attend, inquiète de l'état de sa voix après tant d'émotions, mais un vieux souvenir chaque fois s'insinue dans ses pensées, dilue ses efforts.

C'est à la mi-juillet, après son retour prématuré d'un camp de vacances, le dernier où on essayera de l'envoyer. Cette fois elle a insisté pour séjourner chez sa tante Irène, qui habite au neuvième étage d'un immeuble du début du siècle. Dans le labyrinthe de petites pièces sombres, coiffées de hauts plafonds obscurs aux rosaces empâtées de peinture, chaque fenêtre est rehaussée d'un large cadre cannelé et brillant, qui fait du ciel un précieux tableau. Un temps lourd, une humidité de marécage enveloppent la ville depuis des semaines, mais ce matin-là une brise surprend Arièle sur ses draps, fait courir des bulles d'air sous sa chemise de nuit, des bouffées tièdes.

L'avant-veille, tandis que ses parents se préparaient à partir seuls en croisière, deux petits voisins sont morts

étouffés de chaleur dans le coffre d'une voiture, où ils avaient trouvé le moyen de se cacher. Lorsqu'on les a retrouvés après avoir cru à un enlèvement, il faisait cinquante-trois degrés dans la caisse. C'est le père qui les a sortis de là, en mêlant un délire subit à des sanglots de fou, c'est lui qui les a cueillis tous deux d'un même élan penché, pour les étreindre jusqu'au fond de son horreur, les couvrir de ses baisers larmoyants et de ses hoquets, assailli de douleurs hagardes et violent à faire peur, l'air débordé avec un petit pour chaque bras. Parmi un groupe d'enfants qui jouaient à côté, Arièle a vu les corps mornes et échoués, les membres ballants et les poitrines sans souffle, les cous qui n'étaient plus bons à rien, les têtes dormantes. À six ans, elle a du mal à s'imaginer l'instant où ça s'arrête, le sentiment du vide qui prend toute la place, mais plutôt que de faire avec cette énigme, elle se figure que la mort est un trou qui s'ouvre. Elle vous happe soudain, plus rapide à mordre qu'un serpent, elle vous aspire dans un tunnel qui va rétrécissant, pour vous faire dépérir en lenteur, elle vous suce la voix hors de la peau, vous arrache le cœur comme une poche d'air, une turbulence.

Allongée sur le dos, légère à cause du vent qui remue autour d'elle, Arièle sent la chambre respirer à sa place. Elle fait durer le plaisir encore un moment, puis elle bondit à la fenêtre en retroussant sa chemise de nuit qui se déploie en corolle, se gonfle autour de ses cuisses en fin parachute. Chez elle aucun regard ne porte loin, n'englobe des rues et des immeubles entiers, ne donne droit à de telles largesses. Mais c'est le paysage qui plonge en droite ligne sous elle qui la fascine, bien plus que les nuages et les toits,

c'est l'étrange perspective verticale qui excite sa curiosité. Alors elle se penche dehors, fait la planche en posant la taille sur le rebord de la fenêtre et en collant les bras contre les hanches, elle flotte couchée entre ciel et terre comme une balançoire à bascule, les yeux rivés au sol tout en bas. Plus effilée que longue, elle est si parfaitement tendue qu'elle sent son poids passer de sa tête à ses pieds, voyager en d'infimes déséquilibres qui s'alimentent l'un l'autre, bercent la vague. Ce tangage risqué l'intéresse, qui la fait pointer tantôt vers le plancher tout près, tantôt vers la chute de la façade trente mètres plus bas, mais elle prête surtout attention au pivot où repose son estomac. Elle n'est pas préoccupée de sa mort, pas un moment elle n'envisage la vitesse lourde et ahurissante d'un plongeon, ni la laideur tragique d'une carcasse écrasée contre le ciment, mais l'idée qu'elle puisse tomber n'est pas tout à fait absente de son esprit. Cela ne l'empêche pas d'avoir le cœur gai, d'être enchantée par cette nouvelle sensation et de rester là avec une détermination ravie. Lorsque sa tante arrive pour la réveiller, elle est en train d'enfiler un short sous sa chemise de nuit, dans la banalité d'un autre matin.

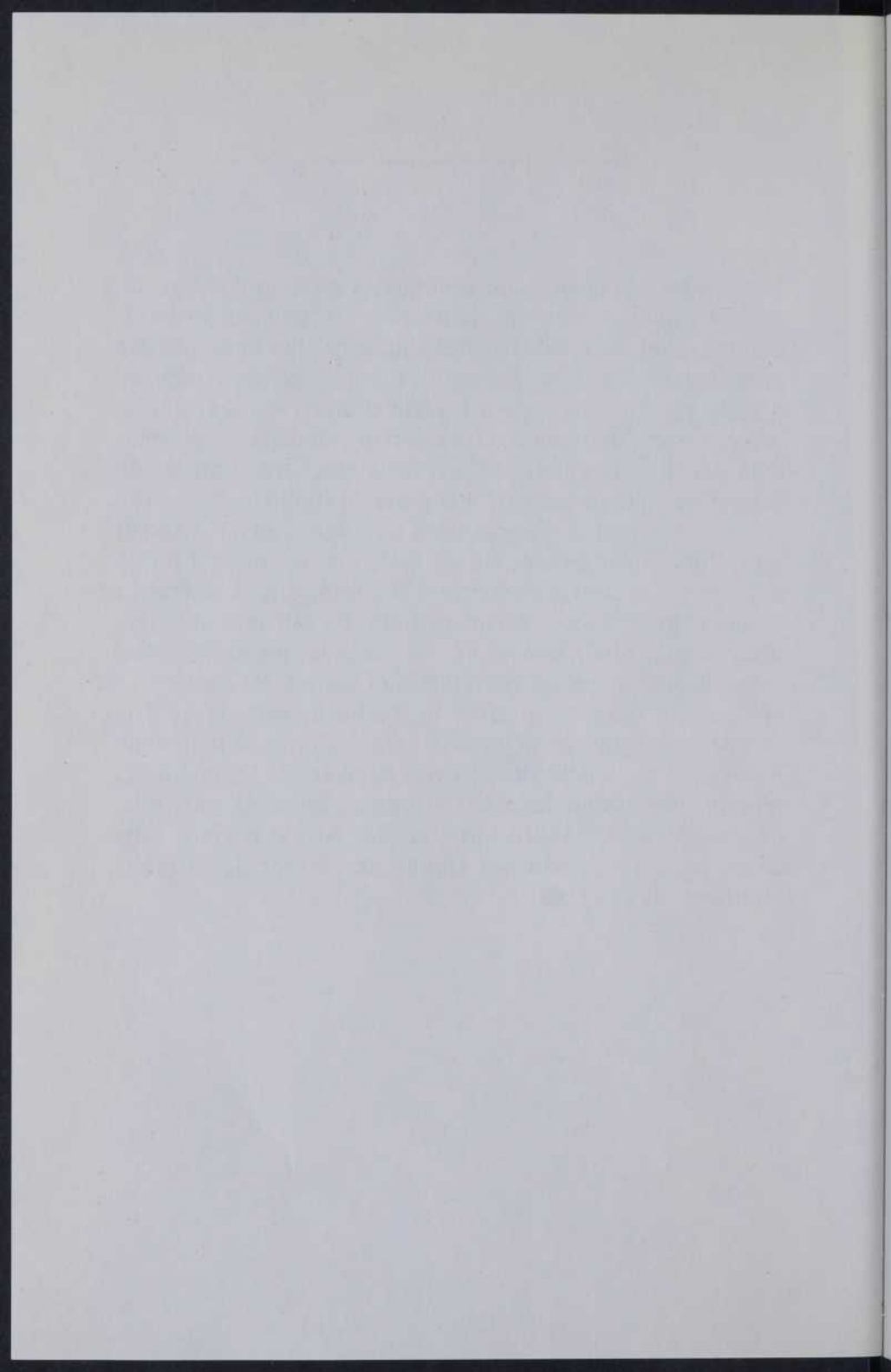
Arièle se souvient très bien, surtout de la fenêtre ancienne et de son épais cadre orné, où il lui est arrivé de répéter ce manège pour conjurer peut-être l'image du coffre de voiture brûlant, de la caisse hermétique au bas couvercle écrasant sous lequel il est impossible de se remettre debout, piège sans air ni lumière.

L'autobus traverse un chemin de fer pour s'engager dans une aire désolée, où croupissent de vieilles maisons en rangée, avec vue sur les tours du quartier financier de la

---

ville. Entre des champs où sont passés les démolisseurs, de petites usines demeurent actives ou abritent des artistes, d'autres sont occupées par des squatters plus fiers que des propriétaires, qui n'en finissent plus de rénover. Arièle ne déteste pas ce voisinage en quête d'une vocation, qui se démène entre deux eaux et où certains ateliers se donnent déjà des airs de galeries d'art, mais elle sera contente de descendre en toute sécurité à la porte du studio.

Un nœud de flegme dans la gorge, comme souvent lorsqu'elle doit compter sur sa voix, elle est prise d'un de ces tracs qui sont un terreau d'anxiété, qui raniment la première peur venue. Avant peu elle ne sait que faire des images dont elle s'encombre, de sangsue qui tombe sclérosée, d'oiseau aux griffes repliées et mortes. Sa poésie très privée, qui desserre parfois la réalité à coup de gentils dérapages, se tourne cette fois contre elle et la malmène. Essayant avec ardeur de se revoir osciller sur l'appui de la fenêtre, fusée blanche à vaste jupe en éventail sous elle, dirigeable aussi tendre que musclé, Arièle revient sans cesse au petit pendu qui risque de glisser de poignes affaiblies, de se détacher du mur.



---

BERTRAND LAVERDURE

*Les fées*

Lettre 1

Nos visages se détournent.

Perdus sous quelques tonnes de signaux  
nous battons des caisses, des tambours rapiécés.

Sous les ponts saisonniers  
s'échappent dans la nuit  
quelques noyaux humectés de chair.

La solitude s'installe,  
inaccessible, ardente et aiguë.

Le son de nos pas se répand en flaques prosternées.

Nos baguettes distribuent les pharynx morts,  
piétinent les crues  
l'accablement  
et allument nos gestes.

## Lettre 2

Le sens s'évide, sobrement.

Le soleil est à son plus haut, devient opaque.  
Tout transhume avec indolence.  
La lenteur regarde ses biens.

Ceux qui se retournent disparaissent.  
Certains s'enfuient avec une larme arrachée,  
chavirent pour de bon.  
Puis quelques nuages  
nous montrent que les intuitions sont des semis  
et que tout se disperse sans remords.

### Lettre 3

L'histoire se dénoue, prédatrice.

Les chorégraphes lumineux  
sont visibles, dansent,  
dictent des pas, s'amuse.

L'océan pénètre dans nos âmes,  
malgré tout,  
nous injecte un venin nécessaire.

Le vent s'applique, généreux,  
forme des bouées.

Puis les étoiles descendent,  
s'écrasent avec minutie,  
illuminent avec lassitude  
quelques plats  
qui arrangent notre survie.

### Lettre 5

Les trous dans nos doigts,  
la cire de nos mains,  
font de l'amour une folie  
hachée, puis qu'on colmate.

Le concret nous entoure,  
la parole s'y cache.  
Des méduses aux visages salaces,  
des poissons qui communient sans mains.  
Le ciel fait de nous un cadran ;  
il ne sert à rien de pleurer.  
Non. Il ne sert à rien de saler nos joues.  
Le temps fait que nous courons sous les glaces,  
dans les vallées profondes.

---

**Lettre 24**

Un oiseau se frotte  
sur le lait de ton ongle.  
À peine une cloque s'est-elle formée.  
Blanches cigognes, vitres poreuses,  
nos joues voudraient donner à la prudence  
l'amour volatile que nous perdons  
en nous parlant.

Plus rien ne bouge.

Le sucre du pain monte, blond, jusqu'à nos sens.  
Un petit coutelas  
soulève alors nos paupières,  
faites de résines,  
habillées de pertes,  
et y dépose quelques gouttes de notre sang.

**Lettre 30**

Quelques lignes nourrissent  
notre cœur sans os.

Le silence se boit  
telle une liqueur forgée.  
Nos poumons y goûtent,  
du bout de la langue,  
respirent,  
remplissent leurs alvéoles de chaleur.  
De nombreuses particules d'air  
se donnent la réplique  
dans nos cœurs trop vides  
du théâtre vide de l'amour.

---

### Lettre 32

L'amour  
se faufile, notre gorge s'enfle.  
Nos yeux résistent  
et s'adonnent aux mirages.  
Plus rien ne supporte  
nos rêves  
effrayés et humbles.  
Le poème s'écoule,  
crevé de fatigue.

La glace est encore vive.  
Le poids de la brume  
épaissit notre marche enjouée, singulière.  
Sous les cloches défunes  
le soleil se troue d'avenues.  
Les triangles font leur cliquetis.  
Plus rien ne vient arrêter  
le bonheur maladroit  
des gens qui écrivent.

**Lettre 39**

Il faut se débattre,  
sectionner les pièges,  
encourir des peines effrayantes  
sous les projecteurs indifférents de la vie.  
Le temps roussi nous dore  
par amitié folle.  
Mais le soleil brisé,  
le vent bourru et la glace vraie  
continuent à décimer nos rêves  
à nous trahir sans relâche pour se sauver  
habilement de nos yeux attendris et serrés.  
On ne peut plus cacher la masse,  
le poids et les coups  
qui en résultent :  
sang bardassé entre nos côtes floues.

**Lettre 41**

Le sang se déverse, indolent, en sérénades courtes.

Le vent franchit la plaine.

Les canotiers font grincer leur cœur.

Le poète ajuste ses lentilles,

toujours au bon moment,

habité de la bienveillance des idiots.

Les amis sont rabotés, écosés, dégustés,

avec une fougue alimentaire.

La vie reste un trottoir trop pur,

les étoiles ne baignent que dans la boue.

**Lettre 50**

La poésie nous enlace, nous donne des coups,  
nous réveille au moment des contes.

Nous marchons dans un désert hospitalier  
où les friandises s'offrent à nous  
sans cérémonie.

L'indescriptible autonomie  
de nos amours perdus  
cogne à la porte.

Devant nos tableaux bruyants et humides  
nous écoutons, assis,  
cette mélodie sauvage  
de l'indifférence  
s'agiter derrière toute parole.

---

ROBERT BAILLIE

*Enfance et confiance*

*Je tiens à remplir jusqu'au bout  
mon rôle de témoin. À raconter ce  
qui est en voie de disparaître dans  
l'espoir qu'un jour un jeune y puise  
« sa force ».*

Germaine Guèvremont

De l'enfance de Germaine Grignon, je retiens la double dimension de liberté et d'équilibre. Le bonheur de cette enfance nous est révélé par l'auteure elle-même dans

---

1998 marque le 30<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Germaine Guèvremont. Ce texte se veut un hommage à l'endroit d'une mère littéraire à qui sont redevables plusieurs générations d'écrivains québécois.

plusieurs entretiens qui s'échelonnent tout au long de sa vie. La petite fille a été choyée par un milieu riche d'oppositions et de complémentarités ainsi que par des parents attentifs, sensibles, et à l'esprit ouvert.

Pour illustrer la fougue et la témérité de l'enfant, je relaterai une anecdote que rapporte Rita Leclerc, la biographe en titre de Germaine Guèvremont\*. La petite fille n'a que cinq ou six ans, elle se retrouve seule dans la cuisine familiale. Sur le comptoir un pot qu'elle n'a jamais vu a été oublié par inadvertance. Il contient un liquide transparent d'une limpidité inouïe. La curiosité pousse Germaine à s'en emparer, à l'ouvrir et à goûter l'étrange liqueur qu'il contient.

Mais j'arrête ici le récit biographique et j'ouvre la parenthèse qui me permettra une confidence d'auteur. Comme bien d'autres romanciers, je suis un pilleur invétéré. Ce qui s'offre en pâture à mon besoin de raconter ne souffre ni censure ni pudeur. Ou alors l'attrait irrésistible d'un fait divers vaincra mes scrupules et mes dernières résistances. L'anecdote biographique que je m'apprêtais à raconter a resurgi un jour dans ma propre fiction. Je l'ai laissé s'immiscer avec une jubilation dont je peux bien me confesser aujourd'hui.

C'était à l'occasion d'un épisode de *La nuit de la Saint-Basile*. Monsieur Gilles, le narrateur qui nous livre son journal intime, relate une réminiscence de sa propre enfance. Elle lui est fournie par sa grand-mère à laquelle il

---

\* Leclerc, Rita, *Germaine Guèvremont*, Montréal, Fides, «Écrivains canadiens d'aujourd'hui, 1», 1963, 188 p.

rend visite tous les dimanches. La mémoire ancienne de grand-mère Lumina est d'une clarté et d'une exactitude impeccables. Le petit-fils y puise donc des éléments de connaissance de lui-même que son propre souvenir ne pourrait lui fournir. Dans son journal, à la date de ce dimanche, 27 mars 1988, monsieur Gilles nous révèle ce qui suit.

*J'appréhendais de retourner chez grand-mère. Je fus vite rassuré par son air réjoui. Elle semblait visiblement heureuse de me revoir, de m'accueillir. Je lui expliquai mon absence de l'autre jour par la grippe qui m'avait empêché. Elle était toute compatissante, me plaignait, s'attristait sur le sort du grand enfant malade.*

*Je ne savais trop par quel bout aborder le sujet dont je souhaitais qu'elle m'entretienne. Puisque je n'étais plus une entrave à ce qu'elle se raconte et me fasse à moi-même mon propre récit, j'abordai directement l'enfance.*

« ... »

*Le premier épisode ne m'était pas inconnu. Tout petit, je témoignais d'une soif insatiable de découverte. Touche-à-tout intrépide et téméraire, je fouinais dans tous les coins à la recherche d'aventures et de sensations fortes. Ce jour-là, ma grand-mère me croyait dans les champs. Il m'arrivait souvent de sauter dans la brouette de grand-père et de me faire transporter à travers le village et les pâturages, parfois même jusqu'à la montagne.*

*Il me reste de ce très jeune âge un souvenir confus. Si je m'absorbe et pousse fort sur la porte de la mémoire, je revois le petit Gilles qui, à quatre ou cinq ans, se laisse charroyer par un vieil homme souriant et chantant à travers*

la campagne. Sont-ce des photos, des récits de grand-mère qui suscitent la réminiscence ? Les photos ont brûlé et grand-mère jusqu'à ce jour refusait de me raconter mes histoires.

Je ne sais pas pour quelle raison, peut-être était-il trop malade, mon grand-père ne m'avait pas amené plus loin que la barrière du jardin. Le lundi, grand-mère s'affairait au lavage. Lundi radieux où la brise du Nord-Ouest séchait le linge sur la corde tendue dans la cour. La lessive était une occupation qui fascinait l'enfant. Grand-mère Lumina m'éloignait de ses cuves et surtout du tordeur car mon empressement à vouloir l'aider la ralentissait trop dans sa dure corvée.

La vieille femme prenait au sérieux ses tâches ménagères. Elle fabriquait elle-même le savon qu'elle utilisait. À cette fin, elle employait une solution d'encaustique qu'elle rangeait dans une armoire sous clé à laquelle je n'avais pas accès. Ce lundi, elle avait délayé trop de soluté pour une lessive qu'elle avait surestimée. Économe à l'excès, elle n'aurait jamais jeté une seule once de son produit. Le surplus avait été déposé dans une verre en attendant qu'elle retrouve le petit pot à couvercle qu'elle rangeait dans l'armoire.

Grand-mère Lumina se débattait dehors dans la cour avec son linge entortillé dans les cordages comme une voile en lambeaux. Je pénétrai dans la maison par la porte d'en avant. Un silence extraordinaire y régnait. On n'y entendait plus le ronronnant clapotis de la machine O'Connor, la fierté de grand-mère. La dernière brassée attendait de se faire épingler. Je cherchais à m'occuper.

« ... »

*Ce lundi-là, la cuve était vide de linge. Mon attention se porta vers le comptoir sur lequel un grand verre attendait qu'on le boive. J'ai été fasciné par l'éclat de cette eau. Je n'avais jamais vu une telle transparence. Une qualité d'eau claire dont la fraîcheur était évidente. Je me suis précipité sur le liquide irrésistible qui étancherait ma soif attisée par le grand vent. J'ai vidé d'un seul trait la moitié de la solution d'encaustique. J'ai failli en mourir.*

La solution concentrée d'encaustique est d'une nocivité telle que la petite Germaine Grignon suffoque instantanément. On la retrouve inerte sur le plancher, son pouls est à peine perceptible. Elle mettra des semaines à se remettre d'un coma qui aurait pu l'emporter définitivement. C'était de cette encaustique dont se servait sa mère pour la fabrication de son savon domestique. La fièvre de la petite a manqué lui coûter la vie. Germaine demeurera de santé fragile. L'hiver surtout la menace avec ses froids qui la rendent encore plus vulnérable.

*Il m'est resté une faiblesse de digestion et cette pointe acérée qui me brûle dans la poitrine quand je fais des excès. J'ai perdu la faculté de goûter certains mets. Je ne peux plus supporter les odeurs de lessive et je suis allergique à la plupart des savons. L'irruption cutanée s'accompagne d'emphysème dans mes voies respiratoires. Il me faut être attentif et prudent jusqu'en la moindre libation. La plupart du temps et surtout en voyage, je me lave à l'eau claire. Je suis aussi incommodé plus que la moyenne des gens par la pollution atmosphérique. Heureusement qu'à Saint-Basile, l'air est plus pur qu'ailleurs. La*

*montagne est un poumon qui digère pour moi les saletés qui nous menacent...*

Je ne sais trop comment ni pourquoi l'anecdote « empruntée » à la biographie de Germaine Guèvremont s'est retrouvée au cœur de ma propre histoire. Elle y tient une place d'importance puisque le personnage de monsieur Gilles y trouve des caractéristiques physiologiques et psychologiques majeures pour la suite du roman. Je ne cherche pas à me disculper de cet emprunt. Je pourrais alléguer qu'il s'agit d'un clin d'œil fait à l'auteure qui a marqué ma sensibilité de conteur et je ne mentirais pas. Ce n'est pas ma première incursion du côté de la vie de Germaine Guèvremont et de son œuvre. L'influence du *Survenant* fut marquante à ce point que je reconnais dans plusieurs de mes personnages romanesques la figure mythique du Grand-dieu-des-routes.

Ce n'est pas à moi de dévoiler l'image du héros de Germaine Guèvremont dans mes propres récits. Qu'on se rapporte à des personnages comme le Dragon dans *La nuit de la Saint-Basile* ou Savaria dans *Soir de danse à Varennes* et l'on conviendra sans doute de leur parenté avec le Survenant. Il faut se méfier des apparences et des masques qu'imposent la modernité et la personnalité d'une œuvre. Derrière les prétextes les plus étrangers une influence opère, des traces s'imprègnent. Parmi ces vestiges, certains sont consciemment introduits, ce qui est assez rare, d'autres s'imposent d'eux-mêmes comme ce fut le cas ici. L'anecdote de l'encaustique émana d'abord d'une mémoire involontaire. À la relecture du passage, conscience et volonté intervinrent et c'est à ce moment-là que ma déci-

sion fut prise d'assumer l'usurpation. Je maintins donc l'emprunt à l'enfance de Germaine Guèvremont avec l'idée d'une sorte de reconnaissance implicite. Je me disais : les lecteurs qui capteront le détail biographique sauront l'interpréter correctement. Mais le décryptage de ces « faits divers » se heurte à un maëlstrom de signes qui participent à l'entreprise de création. Une chatte, fictive ou réelle, en vient à ne plus y distinguer sa propre progéniture.

Ainsi me suis-je fait voleur d'identité. Monsieur Gilles est un surnom que, par inadvertance, ses concitoyens de Cuverville donnèrent à André Gide. Cette déformation phonétique ne fut jamais corrigée. Le pourfendeur des beaux esprits parisiens se trouvait étrangement démuné devant les paysans normands qui confondirent ainsi son nom. Monsieur Gide n'osa jamais les reprendre. À leur demande, il accepta même de briguer les suffrages à la mairie de Cuverville où il fut élu. Monsieur Gilles assumait les fonctions qui lui furent dévolues avec la plus grande rigueur. Ces confidences sont révélées dans le journal de l'écrivain. La forme de mon roman, *La nuit de la Saint-Basile*, épouse justement celle du journal intime, celui d'André Gide m'ayant servi de modèle. Le rapt du nom constituait une allusion délibérée à l'écrivain dont j'étais redevable.

D'André Gide à Germaine Guèvremont, se proposent des paradigmes et des références qui me servirent de stimuli, de motivations. La vie des œuvres comme la vie de leurs auteurs, comme la vie tout court, s'immisce dans toute expérience d'écriture. Intégrer ces agrégats à son propre effort de création permet la véracité et la justesse d'un récit.

Il faut donc piller dans la joie, la liberté, l'intimité, la connivence. Nul n'est tenu de se dévoiler, de s'expliquer, de se disculper. Si, pudiquement, je le fais à l'occasion d'une relecture de Germaine Guèvremont, c'est qu'en terme d'apprentissage le dévoilement m'éclaire moi-même. En toute œuvre les résurgences sont autant de mystères. Le phénomène dépasse la simple question des clés d'interprétation. Avec le temps, la relecture nous révèle ces petits icebergs dont il nous reste à explorer l'immensité sous-jacente. Notre plaisir en devient débiteur.

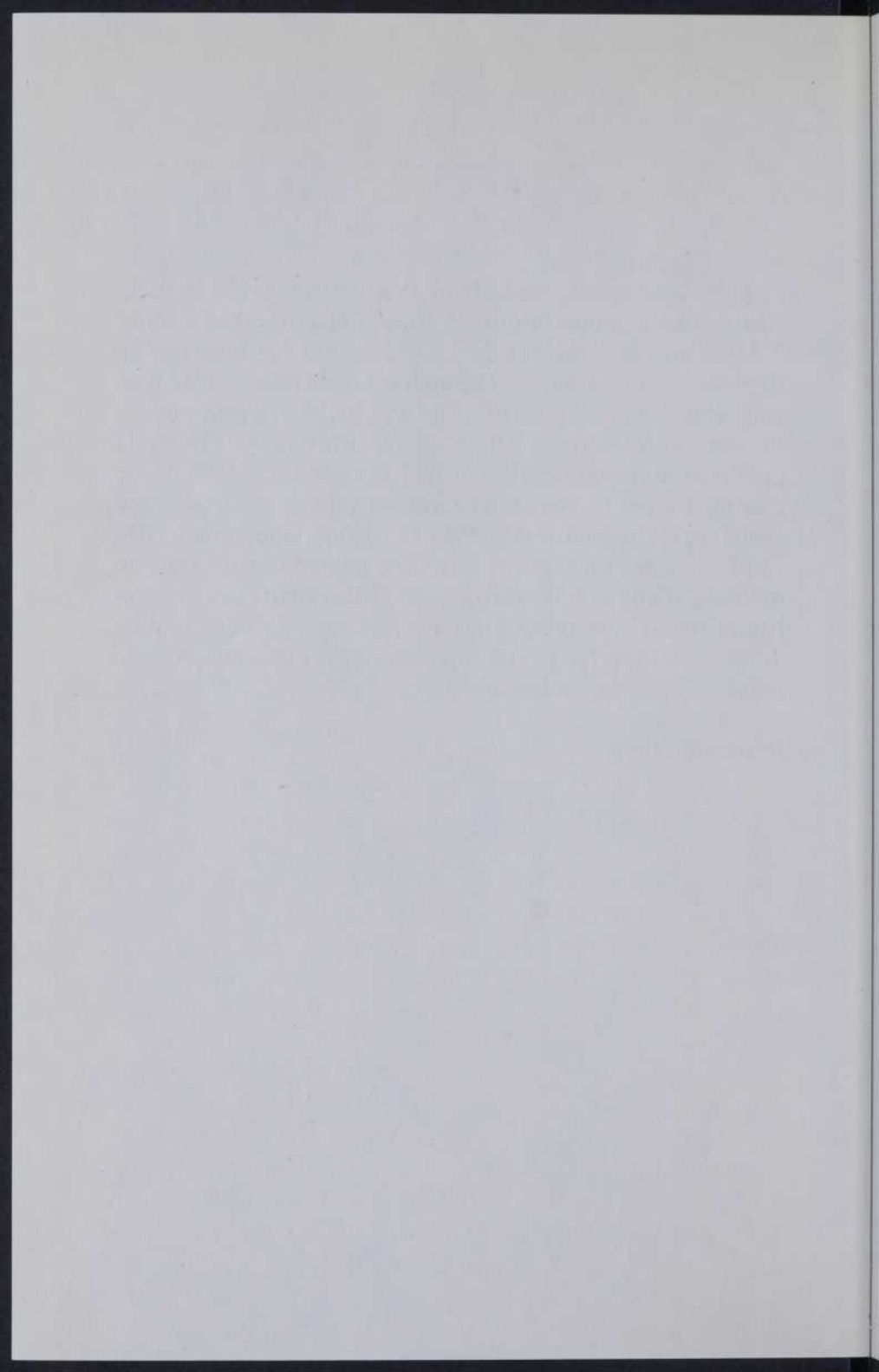
L'expérience de l'encaustique révélée à monsieur Gilles par grand-mère Lumina s'apparente à la découverte d'une vérité enfouie dans l'inconscient d'un créateur. La fiction proposée dans *La nuit de la Saint-Basile* s'approche peut-être d'une réalité que nulle biographie ne saurait imposer sans témérité ou malhonnêteté intellectuelle. Ce que le petit Gilles a perçu, ce qui l'a envoûté, ce contre quoi il n'a su résister, reproduit peut-être le vécu de la petite Germaine. Là n'est pas la question essentielle. Par le subterfuge de la fiction, j'appréhende la personnalité de celle qui me séduit avec ses mots, avec ses images, avec son art. Je m'abreuve à son roman et à sa vie comme à un poison exquis. Plutôt que d'y risquer la vie, j'y trouve une exultation, celle de la découverte, ma propre forme, mon style, mon émancipation. L'écriture comme la lecture sont des comas formateurs.

Le mimétisme est un ressort qui finit par s'éventer. Il reste des moments d'intensité qui, curieusement, comme dans les rêves, se traduisent par des détails qui semblent des banalités. Mais l'expérience de l'encaustique n'est ni banal

---

ni purement anecdotique. Pour l'enfant, le dilemme de la soif équivaut à une lutte entre la vie et la mort. Ce point d'équilibre, ce moment de liberté seront les moteurs de l'entreprise créatrice de Germaine Guèvremont. Engagée dans son œuvre de maturité, elle se souviendra peut-être de l'enfant qu'elle était. Elle s'en servira pour exprimer la profonde expérience de soi qui rejoint l'expérience de l'autre. La petite Germaine Grignon porte en elle la lente gestation du roman familial de Germaine Guèvremont. De l'une à l'autre j'ai mesuré le même empan qui sépare un monsieur Gide réel d'un monsieur Gilles fictif. L'invention littéraire est une mère gigogne porteuse de vérités plus vraies que nature. L'enfance est son incubateur où elle puise à satiété sa matière féconde.

Printemps 1998



GÉRALD GAUDET

*Un jour, on apprend à quitter*

*Je me souviens des lettres d'amour partout  
libérées à même les curiosités dedans les livres,  
proches des coquillages: la folie des eaux,  
intelligence bleue fracassée, invoquée dans la  
musique des âges, immensité de connaître.*

## 1. Les heures

Les heures  
Je les veux dépouillées  
À l'ombre des humeurs  
Comme lorsqu'on désapprend les petits drames  
Les gestes les plus simples  
Même la plus élémentaire politesse  
Par peur de vivre  
Avec le secret du jeu  
Et pourtant les impasses,  
Et pourtant les rues mornes, les frivolités  
La tragédie de la solitude  
A quelque chose de familier et de solennel  
Troublante splendeur des larmes  
Troublante pour une beauté qui ne se laisse pas aimer

## 2. Un manque d'espace

À quoi sert la connaissance  
Quand on est un comédien sans rôle  
Quand on ne veut plus rien savoir  
Quand il n'y a que le savoir de personne  
Il arrive que ses propres fantômes ne protègent plus  
Qu'on ne sache plus se prendre en charge  
Il faut patienter, entrer dans un café  
Un peu à l'écart savoir de ce savoir qui ne veut rien  
attendre  
Peut-être vaut-il mieux ne pas dévisager  
Les dieux venus de l'Océan  
Par manque d'espace  
Par crainte d'une nouvelle supercherie  
Quand on se sait passager clandestin pris en otage  
Quand on sait la petite chapelle et ses extravagances

### 3. L'horizon cruel

Lorsque les vêtements ne protègent plus  
Des ombres rouges  
Si loin dans la détresse qu'on paraît  
Insensible, sans passé  
Les temples que l'on élève  
Pour atteindre l'autre bout du monde  
S'égarent  
Entre l'œil et la main  
Les mains se joignent parfois  
Avec un tel abandon  
Que l'on ne pense pas  
Que l'on ne veut pas insister  
On passerait des heures à écouter Mahler  
À se noyer dans le bleu des mots  
On suivrait les enfants dans la tempête  
On s'affolerait  
On est encore adolescent

#### 4. Un enfant se dérobe

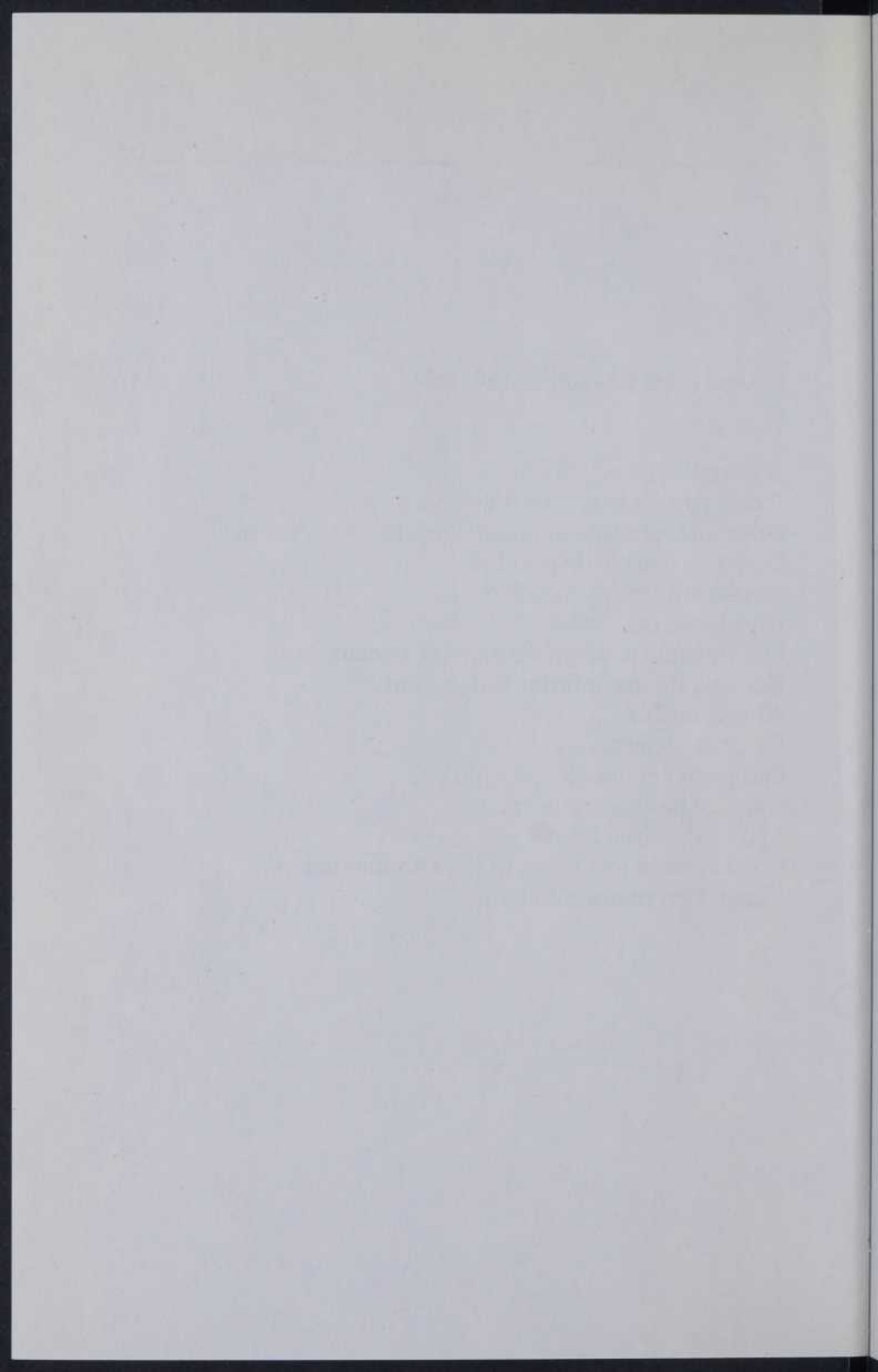
Une manière d'être insupportable  
Lorsqu'on a du mal à rejoindre  
La vie qui nous vient des forêts  
Il est des musiques que l'on habite  
Que l'on reprend comme lorsqu'on se dérobe  
Derrière les circonstances  
Peu importe les notes que l'on sait fausses  
Les heures où on apprend à quitter  
On trouve les paroles  
Dont l'enfant a besoin  
Et on l'entraîne jusqu'à la mer

## 5. Un visage, un mensonge

Certains jours, on comprend peu de chose  
La chambre prend les dimensions de la mer  
On se tient droit devant le poème  
Toute la rumeur de la ville dans une main  
Cela a la qualité d'une élévation  
La surprise des voix ondulantes  
Un bleu en cymbale  
Le secret d'une île  
Il n'y a pas de plus beau  
Que ces mensonges que l'on caresse  
Dans les hasards qui font frémir les voix  
Chaque fois qu'on rencontre  
Le mystère d'un visage craintif  
Et que l'on ne se retire pas

## 6. Ceci n'est pas une cathédrale

À se rouler dans la foule  
Il doit y avoir là un peu d'élégance  
Une piété robuste qui insiste dans la conversation  
Un phare dans la disposition  
La disparition des muscles  
Un silence des nerfs  
Des rumeurs d'océan derrière les rideaux  
Découvrant une poitrine qui se gonfle  
Allure terrible  
De petits éclats  
Qui prennent des airs de triomphe  
Ce n'est pas une cathédrale  
Mais c'est aussi beau  
C'est comme lorsqu'on va faire un tour dehors  
Et que l'on ramasse l'éternité



ROGER GRENIER

## *Le café devant la gare de Cornavin*

Un café, l'après-midi, à Genève, en face de la gare de Cornavin. La salle est à peu près déserte. Un homme et une femme se sont pourtant installés à deux tables qui se touchent presque, comme s'ils avaient peur du vide. Ils sont assis sur la même banquette. L'un et l'autre sont dans la trentaine. L'homme est brun, avec une tête d'employé de bureau. La femme est plutôt insignifiante : cheveux châtain frisottés, maigrichonne. Elle n'a pas enlevé son imperméable et l'a seulement entrouvert sur une robe verte à parements rouges. Elle boit du thé. Lui vient de finir une bière.

On a beau être en Suisse, l'homme semble ne pas avoir de montre, car il demande à sa voisine :

— Pardon, Madame. Vous avez l'heure ?

— Cinq heures moins dix. Vous n'avez pas vu la pendule, au-dessus de la caisse ?

— Oh ! excusez-moi. Je suis distrait de nature.

Il soupire :

— Encore une heure, avant mon train.

— Vous n'êtes pas de Genève ?

— Si, mais je dois aller à La-Chaux-de-Fonds.

Il ajoute :

— Pour affaires.

Elle répond par un « ah ! » qui exprime à la fois la satisfaction d'en savoir un peu plus sur son voisin, et l'admiration pour quelqu'un qui est dans les affaires.

— Vous voyagez beaucoup ?

— Suffisamment.

— Je suis de Genève, moi aussi.

— Vous n'attendez pas un train ?

— Non. En sortant du travail, j'étais fatiguée et j'ai eu envie de boire un thé.

— Toute seule ?

— Oui. J'aime la solitude.

— Moi aussi, j'aime la solitude.

L'éloge de la solitude dure quelques minutes. Excellent thème pour deux esseulés qui cherchent justement à entrer en relations avec un semblable.

— Vous travaillez dans le quartier ?

— Non.

— Alors, vous y habitez ?

— Non. Simplement, j'aime bien cette place de la gare. C'est vivant, avec tous ces voyageurs qui partent et qui arrivent.

Malgré cette affirmation, la salle du café est toujours aussi déserte.

— Vous avez raison. On est bien ici.

— C'est curieux, aujourd'hui, il n'y a pas grand monde.

— C'est plus intime.

— Intime, oui, vous avez trouvé le mot juste.

Inutile de rapporter le reste de la conversation qui se poursuit jusqu'à l'heure du train de l'homme.

— Je vais être obligé de vous dire au revoir.

— Oui, c'est l'heure pour vous.

— Je voudrais vous demander quelque chose.

— Oui. Volontiers.

— Est-ce que je pourrai vous téléphoner ? Vous voulez bien me donner votre numéro de téléphone ?

— C'est que je n'ai pas le téléphone.

— Quel malheur !

— Mais, si vous me donnez votre numéro à vous, moi je vous téléphonerai.

— Moi non plus, je n'ai pas le téléphone.

— Alors...

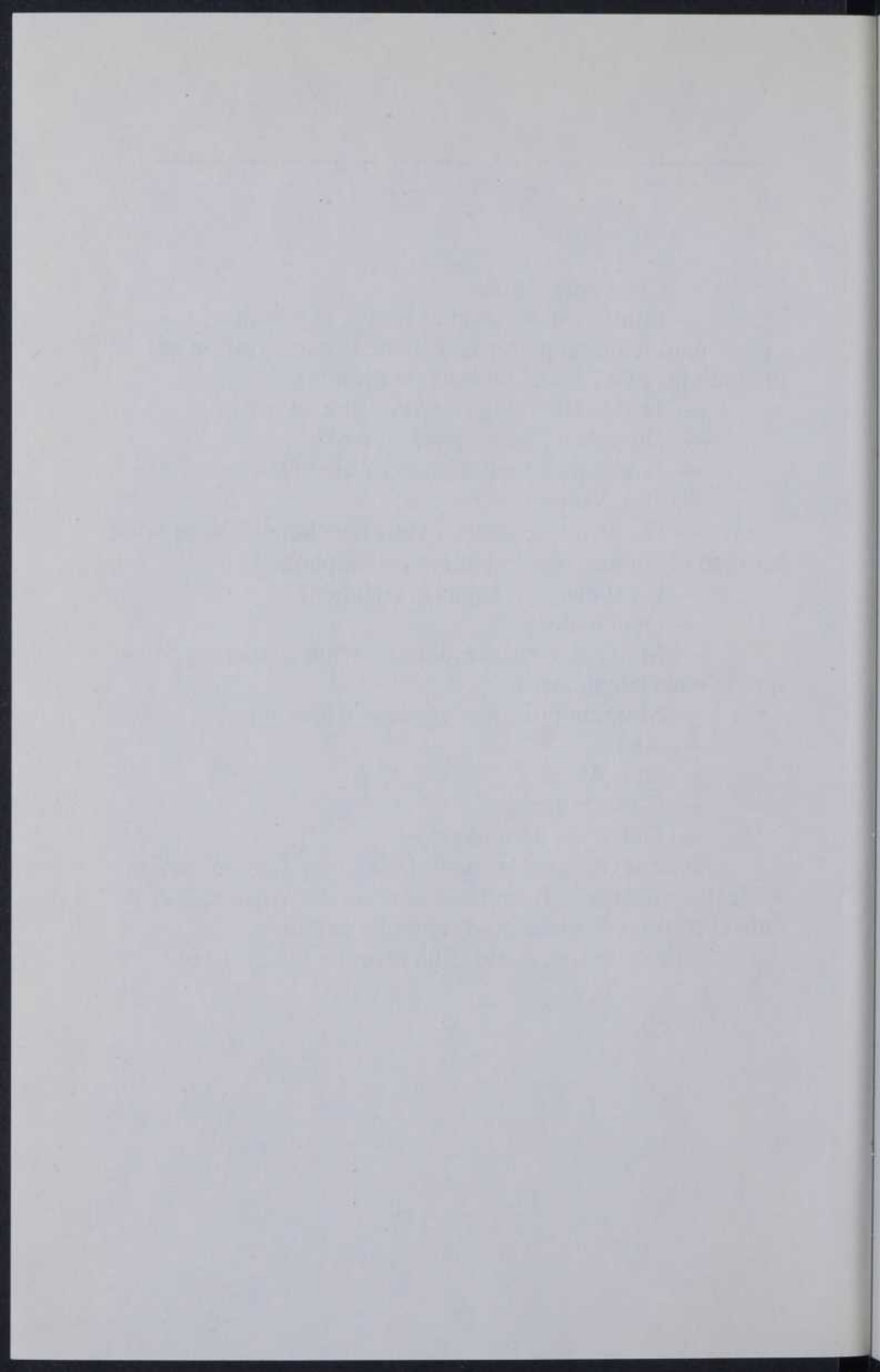
— Oui. Alors...

— C'est dommage.

— Oui, c'est dommage.

Il se lève, serre la main de la jeune femme, répète : « C'est dommage. » Il ramasse son sac de voyage, sort du café et traverse la place pour rejoindre la gare.

Elle est restée assise. Elle rêve. Le thé est froid.



## *Le sauveur*

Il y avait un bruit inhabituel sur le palier, comme si plusieurs personnes discutaient avec animation. Des voix de femmes, semblait-il. J'ouvris ma porte.

J'habitais au cinquième étage et j'avais pour voisins une divorcée et son petit garçon. Elle était d'âge moyen, de taille moyenne, cheveux châtain, ni belle ni laide. Nos relations se bornaient à un salut. Une fois ou deux, le petit garçon avait sonné à ma porte parce que, à la suite d'un malentendu, il était rentré de l'école avant que sa mère ne fût revenue de son bureau. Je l'avais fait entrer chez moi pour qu'il ne reste pas dehors. Il avait attendu sagement. À son retour, sa mère m'avait dit un rapide merci. Le samedi matin, il m'arrivait de voir le père venir chercher son fils pour la journée, en vertu du droit que lui avait accordé le jugement de divorce. Il était brun, trapu, c'est tout ce que me permettaient de dire les brèves visions que j'avais de lui. Je n'avais jamais entendu le son de sa voix. Mais je ne pouvais m'empêcher de lui prêter un caractère réservé, timide et doux, sans doute parce que, dans la grande guerre que se livrent les hommes et les femmes, nous étions de la même nation.

Sur le palier, je vis ma voisine, entourée de plusieurs femmes, des locataires de l'immeuble. Comment s'étaient-elles agrégées ? Qui les avaient prévenues ?

L'attraction était que l'ascenseur était tombé en panne, entre deux étages, le quatrième et le nôtre. La porte restait donc bloquée et il y avait un passager à l'intérieur, l'ex-mari de ma voisine. Je cueillis quelques propos au vol :

— Eh bien, il n'est pas près de sortir de là !

— Cet imbécile va finir par étouffer.

L'enfant sortit de l'appartement et commença à pleurer.

Sans être un roi de la mécanique et du bricolage, je savais qu'il existait une vis permettant de débloquer la porte, en cas de nécessité. Je la trouvai facilement, mais on avait repeint depuis peu la cage d'escalier et la vis était collée par la peinture. Je retournai chez moi chercher de l'huile dégrippante et j'entrepris de dissoudre la peinture. Pendant ce temps, le chœur des voisines continuait — un péan plutôt qu'un trène — sur le thème de l'infidèle puni.

Sous l'effet du dégrippant, la peinture fondit, la vis tourna, la porte s'ouvrit et le prisonnier se hissa sur notre palier. Il ne fit aucune allusion aux propos qu'il avait pu entendre et qui résonnaient encore dans mes oreilles. « Cet imbécile va finir par étouffer. » Chacun retourna dans son logement et le samedi redevint comme tous les samedis.

Un dimanche matin, cette fois, on sonna à ma porte. C'était l'enfant d'en face. D'une petite voix, il me dit :

— Maman s'est évanouie.

Je le suivis. La voisine était étendue sur le carrelage de la cuisine, en robe de chambre.

— Elle s'évanouit souvent, dit l'enfant. Il paraît que ce n'est pas grave.

Mais je voyais bien qu'il avait peur. J'entrepris de soulever la malade. En essayant comme je pouvais de la prendre dans mes bras pour la porter jusqu'à son lit, je m'aperçus qu'elle n'était pas comme je l'imaginais. Transposant sur le physique ce que j'avais pu connaître de son caractère, notamment le jour de l'ascenseur, je pensais à elle comme à une femme sèche, tout en os. À présent, en la soulevant pour mieux l'installer sur son lit et glisser un oreiller sous sa tête, je ne me heurtais aucunement à son squelette. Je ne sentais que la rondeur des chairs, roulant, glissant des mains, la mollesse d'une poupée de chiffons.

Elle reprit bientôt connaissance, me confirma que ce malaise était aussi fréquent que peu grave. Elle me demanda de téléphoner à son médecin et ne voulut même pas que je reste en attendant son arrivée.

Le plaisir que l'on trouve dans la symétrie fit que je me suis longtemps raconté cette histoire en me disant : « Eh bien, voilà ! je les ai sauvés tous les deux. » Sauvés, le mot est exagéré.

Quelques mois plus tard, la femme et son petit garçon ont déménagé. Les locataires qui leur ont succédé étaient deux vieilles personnes que l'âge rendaient un peu chancelantes. Elles aussi se trouveront peut-être un jour en difficulté et j'aurai l'occasion de les sauver, tout au moins de les secourir, ou simplement de les aider. Quelque chose me dit que le plaisir sera moindre.



---

ISABELLE COURTEAU

*Rêver dans la lumière du jour*

Dans ce qui apparaît  
intervalle de la courte portée de mes actes  
de guerre lasse ou paisiblement  
c'est une rencontre sans discontinuer  
de ce que je porte  
et de ce que le monde m'apporte

Au geste appris le mépris emmêlé  
je vais  
Les tristesses se délavent  
au paroxysme du jour

Je retrouve  
soifs précises  
des délices  
et la plénitude

La fierté simple  
d'un malheur maintenu à distance  
mon expression sauvegardée  
avec le bonheur  
à distance aussi

Le lac vert  
couchant ses profondeurs pures  
sous le reflet vert  
des pins immenses des hauts cèdres  
des bouleaux des pointes d'érables  
un lac  
attise le désir

---

Le bourdonnement d'une mouche dans la cuisine  
une flaque de soleil dans l'entrebâillement de la porte  
avais-je arrêté ma course ou pas  
étais-je chez moi ou chez une autre  
sans importance  
un autrefois resurgit  
un après-midi des innombrables

Enfin l'innocence  
puits d'échos  
passé et futur  
se répondent  
et s'appellent

allée qui monte  
dans l'ombre bruissante  
filaments de lumière mêlés  
à travers les érables et les chênes  
dont les feuilles ondoient au vent de juin

Regards feuilles franges  
des caresses du bout des doigts  
puis votre paume au creux de ma paume

dites-moi encore  
depuis ce lieu  
où rien n'est acquis

seul, nos vies se dévidant  
jusqu'à suspension  
tout à l'heure ou plus tard

---

FRANCE DUCASSE

*L'enfant qui s'envole*

*Donnez-moi un point fixe et je ferai sortir le monde de ses gonds.*

Archimède

Il y a une maison d'un autre siècle, bâtie sur le roc, maison de briques, haute et grande maison. Deux jeunes gens la rénovent. S'étant allègrement débarrassé des murs, des poutres et des piliers qui soutenaient planchers et plafonds, ils ignorent les entrepreneurs et les architectes qui leur prédisent un effondrement imminent. Dans leurs rêves les plus ordinaires, ils aménagent des îlots de verdure et de meubles aux revêtements fleuris alimentés par une nappe d'eau souterraine découverte au hasard des travaux et pompée ingénieusement jusqu'au dernier étage. De là-haut,

l'eau se répand en rigoles dans toute la maison, suit la pente naturelle des planchers, lèche les murs et se jette du haut des paliers en chute libre et cascades dans les escaliers.

Quand nos bricoleurs ne sont pas à la quincaillerie, au téléphone ou en train d'évaluer les travaux et calculer les coûts de l'entreprise ou même sur le chantier, restaurant, rafistolant, édifiant, en somme, leur grand œuvre, ils se consacrent à leur enfant... le principal étant, bien sûr, de l'associer à leur projet.

Dans la haute et grande maison, il y a donc deux fous de démolition et un enfant. Le petit étouffe dans la sciure de bois et il n'aime pas son père et sa mère penchés vers lui, imprégnés d'odeurs qui l'indisposent, de peinture, de vernis et de décapants. Leurs mains meurtries le dégoûtent.

Ce garçon a insisté pour avoir sa chambre à lui, sous les combles, fermée, une pièce avec quatre murs, un lit avec une tête et un pied ainsi que de l'espace dessous pour y ranger ses crocodiles et tous ses monstres familiers, ses petits compagnons d'horreur.

L'enfant part pour l'école et en revient, le cœur serré. À la maison, ce matin, il avait oublié le devoir qu'il devait remettre. Il revient de l'école sans son sac à dos, traînant les pieds, craignant d'être grondé par ses parents qui déplorent ses oublis continuels. La route lui arrache des larmes qui gèlent en coulant sur ses joues. Il marche lentement dans la neige et ralentit le pas tandis qu'il se rapproche de chez lui. Qui sait dans quel état la maison se trouve, s'il va retrouver la patère pour accrocher son manteau, si sa balle est encore dans le vestibule? Il redoute ce

qu'il y a derrière la porte, la beauté aussi de sa demeure verdoyante, lumineuse, car il y a de grandes fenêtres et pas de rideaux, rien ne repousse le soleil qui décolore les dessins, les tissus, la tapisserie. L'astre radieux est dedans et partout, brillant, indiscret, il aveugle, et l'enfant souffre de maux de tête continuels.

L'enfant est devant la porte d'entrée. La porte franchie, il se retrouve devant une autre porte. Cette porte passée, se dressent encore trois portes. Il y a tellement de portes qu'il se décourage. Parvenu chez lui, il s'écroule.

Est-ce le poids de ses vêtements d'hiver qui l'alourdit de la sorte ? Son père s'essouffle en le portant dans sa chambre, la seule pièce qui ait survécu à l'abattage des cloisons, et cet effort ne s'accorde pas avec l'idée qu'il se faisait du corps de son petit garçon. Aurait-il grandi tout d'un coup ? L'hiver est-il dur à ce point qu'il aurait solidifié le mou, le tendre, s'immisçant dans les entrailles, se disséminant dans le réseau des artères, engorgeant les veines et le cœur ?

— Si je meurs, dit l'enfant, et si vous êtes morts aussi, qui rapportera les livres de la bibliothèque ?

Pauvre enfant qui s'inquiète du sort des choses !

— Et quand tout le monde est mort, dit-il, les gens, les animaux, les plantes, que deviennent les maisons ? Qui va s'occuper de la maison quand on sera mort ?

Maison et mort confondues dans la maladie. Le petit, avec sa petite voix, fait rimer « mourir » avec « soupir », et toute la musique est dans ce silence. Ses parents ont fait taire leurs instruments. Impossible de travailler quand l'enfant est seul, souffrant, mourant peut-être ? Et si la

maison s'écroulait ? Si l'enfant disparaissait en leur absence ?

À son chevet, le père se fâche, exaspéré par sa propre impuissance. Incapable de soulager son fils, il lui en veut et se moque de lui et de ses papillons noirs, toutes ces idées sombres qui lui trottent dans la tête. Le petit homme se recroqueville encore davantage. Obéissant à la vision paternelle, il s'atrophie.

L'hiver s'étire interminablement. L'hiver le tue. Pour oublier le monde froid du dehors, et celui tempétueux du dedans, il a pris le lit et ne veut plus le quitter.

Les parents discutent. Se disputent. Malgré sa faiblesse — ou sa force, car il en faut, à six ans, pour fuir le monde —, le petit garçon les renvoie de sa chambre.

— Allez réfléchir ailleurs ! leur dit-il d'une voix lasse.

Afin de ne pas le contrarier, ils s'exécutent. Peu après, ils reviennent pour s'excuser en l'assurant de leur amour indéfectible.

De l'amour, l'enfant sait si peu de choses : que les girafes s'aiment, dit-on, silencieusement, que dans la mer, les méduses s'aiment sans se toucher, qu'hommes et femmes s'aiment et se séparent. Il interroge ses parents. Il veut savoir pourquoi. De sa mère, il veut savoir s'il est aimé.

Comment peut-il en douter ?

Il fait semblant d'y croire, ayant du mal à concevoir cette folie qui porte sa mère à s'emporter et à crier son amour pour lui. Ce n'est qu'un enfant après tout. Comment pourrait-il comprendre ? Il ne faut pas lui en vouloir.

Ses parents ne s'éloignent pas. Ils se relaient à son chevet quand ils ne sont pas là, tous les deux, père et mère pour le meilleur et pour le pire. Ils arrêtent les travaux et cessent, du même coup, de se quereller. Viennent-ils d'échapper, comme l'enfant le suppose, au démantèlement de la maison? Au démembrement de la famille? L'amour ne suffit pas quand le dos souffre et que les murs se fissurent, le plâtre s'effrite et n'en finit plus de se déposer. Au lieu de s'écrire des mots gentils dans la poussière, on éternue. La nuit prolonge le combat, les clous résistent aux martelages, les mines se cassent et les mesures ne sont jamais les bonnes, tout est toujours à recommencer. Rien ne dure. L'amour n'est rien. L'enfant sait que l'agitation est une calamité et que ses parents en sont atteints, que leur désir de vivre est plus fort et plus fou que sa propre envie de mourir.

Ne voilà-t-il pas qu'ils tentent, à nouveau et de concert, une dernière offensive? Le plaignant du sort qu'il s'inflige en refusant toute distraction, ils lui avouent ce besoin, à moins que ce ne soit un désir, un caprice, de respirer un autre air que le sien. (Et si l'enfant voulait, lui aussi, qu'on le laisse un peu seul pour papillonner à sa guise?) Sa mère le prévient. Qu'il ne s'attende surtout pas à ce qu'elle renonce à tout pour lui! Elle a besoin de bouger, de sortir, de voir des gens, d'aller où bon lui semble.

— Partout, dit l'enfant, tu seras sans moi.

Être sans lui. Être une mère sans enfant. La jeune femme s'y refuse! En le provoquant, elle voulait seulement qu'il réagisse, se lève, se fâche, elle le voulait à l'école avec les autres enfants, comme les autres enfants. Pourquoi lui

résister après tout ? Elle ne veut pas le quitter. Il est malade. La mère succombe à l'amour malade de son enfant. Que c'est bon, parfois, de ne plus s'appartenir !

Le père se rapproche de la mère et, ensemble, ils renoncent à leur vie du dehors.

Des fenêtres du grenier (quand il ne fait pas trop froid et que les vitres ne sont pas givrées), ils voient tout de même briller, le soir, la tour du Séminaire et, sous le soleil, éclater de bleu les bâches qui recouvrent les bateaux remisés pour l'hiver sur les bords de la marina. L'homme et sa femme s'abandonnent enfin à ce nouveau bonheur qui les encourage à s'enfermer avec leur enfant pour partager sa petite vie intérieure. Et son lit, la nuit.

Les rêves de la nuit s'entremêlent.

Pour passer l'hiver, les parents confectionnent une grande courtepointe avec des carrés de tissus découpés dans les vêtements trop petits de leur grand garçon. Ils réchauffent ainsi l'enfant froid.

S'ils s'ennuient du dehors, ils posent leurs mains sur les vitres et portent leurs paumes froides à leurs joues. Ou ils recueillent la neige qui s'est immiscée entre les fenêtres doubles pour la modeler à leur guise. Du temps où leur enfant était trop petit pour jouer dehors, ils rapportaient de la neige dans la maison, et, dans une assiette, lui sculptaient des chats, des chiens, des bonhommes qu'ils gardaient au congélateur. Les glaçons pendent de la corniche. Sucettes glacées qu'ils cassent et sucent à la façon des enfants.

Sur les murs, une tapisserie fleurie de fleurs pâles. Comme une couleuvre, un rayon de soleil, le premier du printemps, déborde du cadre de la fenêtre pour se glisser

dans la chambre. Les fleurs ont frémi. L'enfant le sait. Ses parents n'ont rien vu, trop affairés qu'ils sont à faire du ménage, ce qui n'est pourtant pas une habitude. L'enfant sourit, content de son sort et prêt à tout, consentant et joyeux. Le lendemain, le soleil vient se jeter sur lui. Il se sent soulevé, il fait corps désormais avec cette belle courtepointe qui se déplie pour lui donner des ailes. Ailes duveteuses de papillon. D'autres papillons sortent enfin des fleurs de la tapisserie. En s'envolant de leur cocon, ils arrachent les fleurs et font s'écrouler les murs de la maison.

Dans les décombres, étonnés, la femme et son homme s'émerveillent devant l'envol et la vitalité du garçon qu'ils saluent sans prendre ombrage d'un départ aussi précipité qu'inattendu. Il pleut. L'heure est grise et froide en ce printemps timide. Pourtant, malgré les arbres nus, des hommes et des femmes, gens du quartier et des alentours, se rassemblent dans les gravats, sous le ciel, ils déboutonnent leurs manteaux et regardent, avides de couleurs vives, passer et repasser les beaux papillons.



MIREILLE CLICHE

*Pique-nique sur le schiste*

Je ne l'ai pas fixé ce petit moment où tu passes, désordonnée, le carré de tes cheveux balayant l'air quand tu te retournes, dans une hâte qui m'exclut.

Tu commences au plafond de mon art et ainsi, je mesure ce que je ne serai pas.

Troquant le formol des images, le gel de silicate des images contre ta fraîcheur qui s'ignore.

Le monde se vide quand je fais ta valise. Quelquefois je vis dévastée de toi.

Je ne l'ai pas fixé cet instant où tu affrontes le grondement des corridors, ma peur coupable à tes genoux.

J'entends la fatigue creuser les muscles et ronger les corps entre la musique de tes pas.

Et tu vas comme j'ai rêvé de te l'apprendre, moi qui ne sais pas.

On construit un terrier, une tanière, une maison au milieu de mille, on n'a qu'un nid au sol : c'est étrange, l'es-pèce ne se protège pas.

Et tu vas de tes yeux d'ombre au fond du silence qui emplit les ventres, en drainer les sédiments.

Parler comme j'ai souhaité te l'apprendre. Fille à tue-tête d'une mère Métaphore comme d'autres sont Courage.

Tu demandes où se dissout l'amour, si tant est qu'il le fasse. Cette voie de pierres anciennes, avec parfois des échappées d'herbes sous un ciel qui crache ?

C'est un chemin qui n'a de cesse puisque tu marches dans mes artères.

Et tu tiens les arbres, quand je voudrais tant que tu te couches.

Serais-tu née de ma tête, de ma cuisse ou de mon foie ainsi que dans les légendes, je ne trouverais rien à en dire que la pierre, l'atavisme, la nécessité. L'éternité.

L'éternité.

Du coup nous nous taisons, les mains sur nos genoux.

Cet amour cherche le souffle qui le mènerait à la parole. Je suis à court d'oiseaux dans ma magie ordinaire, tant ma volée inquiète picore ses limites.

---

Mais s'il te faut monter, je serai sherpa jusqu'à ces territoires que j'ignore.

Explorant ensuite mon automne d'or dans un univers parallèle.

Tu te tiens debout sur la lumière, tu avances en elle portant une brassée de brume, fille du crépuscule penchée sur l'aube.

Ma vie pour te frôler, te mêler, t'abstraire de moi et que tu me quittes.

Esbroufe est l'autre nom de la peur. N'écoute que ce que tu n'entends pas.

Sans me laisser même te parler de retour.

Misère est l'autre nom de la peur. Laisse dormir les pierres, ne t'en charge pas.

Enfant de juste colère.

Je ne rêve plus déjà les quais rosis d'épices où tournoie le safran. Quelqu'un les a-t-il vus d'ailleurs, passé ce cap trop proche où la lassitude se déverse à torrents ?

Demain s'épuise sans même lécher nos chevilles. Va maintenant, va tout de suite et prends-le de court.

Je suis née juste avant que tu me viennes. Que croyais-tu donc ?

Les sens, les directions, les lignes de conduite. La remise à zéro. Les partages, les départages, les fuites. Tout est carte et vocabulaire. Tout est langue inconnue.

Choix et taillage dans la matière.

Il est tôt, il se fait tard. Le temps te secoue, ma menuë. Il te somme de produire vite avant de passer la main. Avant le rendez-vous obligé avec ton destin animal. Ce dessein absolu d'attendre au-delà de soi.

De vivre à relais.

Mon chant de brousse, mon opéra, tu arraches à grands cris ton désir de comprendre et tu plantes des croix dans ma chair.

Je ne veux pas que tu traces ta route le devoir chevillé à l'âme comme une forêt de conifères, un grand pin fixant de ses racines le mouvement des éboulis.

Je veux que l'eau te soulève.

Que se délie l'espace en filaments, que des cathédrales de roseaux t'abritent. La terre meuble joutée du schiste pour y dérouler ta nappe.

Malgré la contingence des neurones et de la peau, l'obligation de polir ta différence, toi qui te voudrais semblable, ma friable et ma dure.

Que l'eau te lève.

---

Souvent encore tu dors entre mes côtes. C'est une habitude de si vieille date, tes pieds poussant sur leur cage à élargir mes poumons, mon corps en pleine autarcie, fermé sur nos rythmes.

Une si vieille habitude.

Tricotée de jeu et d'espièglerie. Nous avons été neuves et fortes, toi, à la grandeur du monde, moi, à hauteur de toi.

Tu as ordonné les nombres et les couleurs, classifié les mots, hiérarchisé les goûts, puis appris l'indulgence et l'abandon.

Insensiblement, notre cahier s'est empli.

Nous n'avons pas fini, il me semble, mais l'espace devient trop restreint. La parenté des aurores et des nombres échappe aux fabricants de nos métronomes comme aux poseurs de diagnostics.

Il ne faut pas s'étendre quand le plafond baisse. Il faut dessiner une fenêtre.

Mais tu n'entends pas.

Tu vas comme j'ai rêvé de te l'apprendre, moi qui ne savais pas.



---

GLORIA ESCOMEL

*Saga*

Soleil sur la rue Victoria. Soleil victorieux, après des mois d'hiver. Remontent les parfums, les couleurs, la chaleur d'un quartier qui ressemble aux continents à la dérive d'un poème ancien, quartier qui effectue son voyage immobile depuis que j'habite à Montréal, entretissant depuis vingt-sept ans, la pâleur des Juifs d'Europe centrale qui dominaient jadis, au bronze des Vietnamiens et Thaïlandais, à la noirceur des Antillais, entre lesquels s'égarèrent quelques Latino-américains, des Africains, des Québécois, des Indiens... Liste incomplète, assurément, mais qui suffit à m'exalter : la variété du monde concentrée. Oui, les continents dérivent au large de la rue Victoria.

J'ai acheté au marché thaï qui voisine avec une boutique d'articles religieux juifs — lettrage asiatique côtoyant le lettrage hébreu —, de minuscules bananes comme celles que je mangeais parfois en Uruguay, venues

---

Premier chapitre d'un roman en préparation.

du Brésil. D'où nous parviennent celles-ci? Je n'interroge personne, heureuse de constater que des Indochinois peuvent avoir, pour ce fruit, les mêmes nostalgies gustatives qu'une Sud-américaine.

Et tandis que je m'éloigne en savourant cette banane qui fait surgir le visage du jardinier japonais de nos voisins de Montevideo, je repense à Barcelone où ma grand-mère avait trouvé un jour, à sa grande joie, ces *platanitos* qu'elle mangeait aux Philippines et dont la saveur faisait naître la nostalgie de sa jeunesse. J'ai quitté l'Uruguay, l'Espagne et la France. Ma grand-mère est morte lorsque j'avais quinze ans; j'en ai cinquante-deux. La vie peut recommencer aujourd'hui ou demain, c'est toujours l'heure. Je suis au cœur de mon présent, plus heureuse que jamais. Ma nostalgie n'est que mon désir houleux de tout rassembler autour de moi. Je suis à Montréal, toujours au centre de mon univers, entre ces peaux blanches, noires, jaunes, bronzées, odorantes de mille parfums, de mille nostalgies, déracinées comme moi, comme moi venues d'ailleurs, comme moi dans un monde paisible où se reconstituent les senteurs, les saveurs et les couleurs de la planète, tant que vivent nos mémoires. Voyage dans l'espace mais aussi voyage dans le temps. Le passé est toujours là, ne demandant qu'une heure de rêverie pour se reconstituer autour de sensations surgies du remugle sensuel des souvenirs.

\*

Tout commence par cette épiphanie : qui dit corps dit vie, éternité confuse pressentie, révélation. En ce jour de

mes sept ans, éblouie par les rayons d'un soleil d'après-midi filtré par les feuillages des platanes, je fus soudain frappée d'une évidence : je **suis**, j'aurais pu ne pas être, je **vis**, j'aurais pu ne pas naître.

Comment **est-ce**, quand on n'**est** pas, quand on ne naît pas, quand on n'a pas de corps ? Sans regard, ni ouïe ni sensations, sans mains pour palper, de bouche pour goûter, comment penser ? Comment constater qu'on **est**, autrement qu'en sentant ?

Qu'aurais-je été, ou **qui**, sans corps où poser mon regard ? Et quel regard, d'ailleurs, sans yeux ? Comment savoir qu'un monde m'entourait, avec un ciel, un soleil, des arbres, une pierre rugueuse où m'asseoir, des gens à aimer, reconnus par leurs formes, leur visage et leur corps ? Moi n'étant pas, comment savoir ce qu'est connaître ? Le monde même existerait-il, sans moi pour le savoir ? Et comment concevoir que le monde existât, sans que je sois ?

C'était un tel flot d'interrogations absurdes, inquiètes, que, perplexe, je contempiais mes mains, petites, carrées, aux ongles pleins de terre — de terre ! Quel bonheur d'y plonger les doigts ! C'était là l'existence même, pensais-je, mais pourquoi ? Je regardais mes jambes qui se balançaient, mes genoux écorchés d'où le sang avait coulé — mon sang voyageur, si vermeil, qui surgissait des profondeurs de ma chair enveloppée de peau bronzée, si familière vue du dehors, si mystérieuse au dedans —, je détaillais tout ce que mes yeux pouvaient voir sans miroir, de ce corps d'enfant, aujourd'hui disparu.

« C'est moi, c'est à moi, c'est la preuve de ma vie, c'est à ce corps que l'on me reconnaît quand on me voit

venir. Mais est-ce à lui que, moi, je m'identifie, me reconnais ? »

C'était un corps d'enfant de sept ans, élastique, musclé, toujours en mouvement, auquel je n'avais jamais accordé d'importance : ses gestes accomplissaient mes désirs. Comme tous les corps, il avait une tête, des épaules, que je ne pouvais voir qu'en me tordant le cou (je ne pouvais que le sentir, sans le voir). Mon visage, c'est à peine si je m'en souvenais, tel qu'il était. En me débarbouillant et me lavant les dents, il y avait, face à moi, dans le miroir, une petite fille qui levait ses yeux noirs vers moi, qui fronçait des sourcils ou me tirait la langue. Je savais, bien sûr, que c'était mon reflet, donc moi, mais je ne le **sentais** pas.

On tressait mes cheveux : je voyais ma mère, ses yeux miel foncé avec des paillettes vertes ou brunes, ses cheveux gris, son joli nez, sa bouche fine, la petite veine bleue sur sa tempe, ses mains dont j'aurais reconnu le toucher les yeux fermés, et c'était **maman**. L'évidence était absolue, totale. Ce n'était pas moi, mais j'avais vécu et grandi là, pendant neuf mois pleins, on venait de me l'apprendre, donc, elle était à moi. Si c'était d'elle que j'avais surgi, j'avais été elle, un noyau d'elle, et puis un jour on m'avait sorti de là, comme une prolongation d'elle, et puis j'avais été moi, séparée d'elle.

Mais avant ? Avant d'avoir été contenue là, qu'avais-je été ? Une petite graine, venue de mon papa, disait-on. Et avant que la petite graine se forme ? Rien. Drôle de chose, plus que minuscule, invisible : inexistante. J'avais été rien. Comment me l'imaginer, me le représenter,

m'en souvenir, de ce rien ? Je venais des **limbes**, où se trouvaient, prétendait-on, les **âmes** qui n'étaient pas nées. Aucun souvenir. Forcément, les limbes, c'était le rien plein de riens.

Pendant que, derrière mon dos, les doigts de maman tressaient mes nattes, je voyais, par delà une fenêtre ouverte, les feuillages d'un arbre, le ciel bleu, des nuages qui changeaient de forme. La brise tiède m'apportait un parfum de jasmin, et je me confondais avec tout cela, j'étais tout cela. Comment pourrais-je m'identifier à un visage que je ne rencontrais que par hasard dans les reflets d'une vitre ou d'un miroir matinal ?

Quelques jours plus tard, une découverte m'emplirait. Maman donnait un thé. J'aimais bien ces jours-là où la table se recouvrait d'une de ces nappes brodées par ma grand-mère ou par ma marraine, comme des jardins avec des fleurs rares et joyeuses, que la lumière de l'après-midi, à travers les vitraux, colorait de teintes irréelles, où l'on posait ensuite des sandwiches et des petits gâteaux qui devenaient verts, rouges ou bleus.

C'est ce jour-là qu'on me montra le daguerréotype. L'objet mystérieux reposait dans la vitrine au parfum d'acajou, refermé dans son écrin de velours bordeaux. Mais là, il fut ouvert et s'offrit à mes yeux. L'image ne se percevait pas de face ; on ne distinguait de prime abord qu'une silhouette, celle d'un homme debout, accoudé, dont les arcades sourcillères rejoignaient les yeux pour former deux taches sombres au-dessus de la ligne verticale du nez ; il fallait, pour distinguer vraiment les traits, trouver le bon angle et la lumière juste. Soudain, par éclairs, le détail du

visage surgissait quand on le regardait de biais. Il apparaissait alors avec un relief saisissant.

Certains êtres, aussi, certaines vérités, ne se dévoilent dans toute leur profondeur que vus de biais. Ils surgissent alors de l'écrin de nos souvenirs aussi vivants, aussi énigmatiques que l'arrière grand-père avait surgi du daguerréotype, avec des expressions changeant selon les éclairages et le point de vue d'où on le regardait. Comme il me troubla, ce visage tantôt grave, tantôt souriant, avec ses joues roses et ses yeux noirs ! Si jeune, mais emprisonné dans une si vieille image fugitive, si jeune, lui qui était mort depuis un quart de siècle, presque centenaire !

— Regardez, cria mon cousin Pierrot, dégageant ma frange et masquant mes nattes entre ses mains, comme elle lui ressemble !

Toute la famille me dévisagea avec stupéfaction, aiguissant ma fascination : ce jeune vieux mort survivait à travers moi ! Voilà pourquoi je ne pouvais m'identifier à mon visage. Ce n'était pas le bon. Daniel avait fait prendre ce daguerréotype avant de partir en voyage, un matin d'il y avait à peu près cent trente ans. Et moi, j'étais dans les limbes !

Ai-je trop souvent ouvert, depuis, cet écrin que mes parents gardaient jalousement fermé pour le protéger de la lumière ? Aujourd'hui, j'ai beau observer le daguerréotype dans tous les sens, je ne peux plus distinguer les traits de ce visage qui préfiguraient les miens, comme un jour on ne me distinguera plus dans aucun miroir, ni, peut-être, en aucune photo, effacée par le temps. Mais en cette époque de mes sept ans où je confondais volontiers l'espace et le temps, l'objet fascinant avait le pouvoir de ramener à la vie tout un

univers inconnu et ancien, évoqué par ma mère et ma grand-mère.

Il me semblait que je pourrais revivre leur passé, en me déplaçant en ces contrées lointaines, les Philippines, Singapour, Cuba, le Chili, Saint-Domingue, l'Espagne, où je rencontrerais ces gens pittoresques, aux destins étonnants, dont je pourrai voir le véritable visage, débarrassé des taches d'oxydation des daguerréotypes et des vieilles photographies, et rencontrer, surtout, Daniel Sánchez Sevilla, jeune officier de marine, mon arrière-grand-père, dont les boutons, les épaulettes et l'étoile de la casquette, dorés, ressortaient agressivement de l'image qui s'effaçait inexorablement. Je me sentais déjà dépositaire des existences dont on me racontait des bribes, sans comprendre ce que signifiait qu'elles aient cessé d'être : il aurait fallu, pour cela, que j'aie conscience de l'irréversibilité du temps.

Dans le jardin clos de Montevideo où j'avais fait mes premiers pas, l'univers s'étalait déjà dans ses deux dimensions inséparables ; je croyais qu'il était possible de voyager dans le temps comme dans l'espace, moi qui revenais de mon premier voyage en France et en Espagne, pour rencontrer des gens que je ne connaissais qu'à travers des images, et qui étaient, comme le jeune homme du daguerréotype, des gens « de mon sang », ce qui me donnait sur eux tous les privilèges. Alors pourquoi pas celui de rencontrer mes ancêtres, même s'ils « n'étaient plus de ce monde » ? Ce monde ou un autre, que m'importait, on trouverait toujours un cheval, un bateau, un avion, un moyen de s'y rendre et de les retrouver puisqu'ils nous appartenaient ?

Et comme si le « Sésame ouvre-toi » qui me ferait accéder à ces territoires devait m'être donné par la vitrine embaumée où reposait le daguerréotype, je rôdais autour de ce vieux meuble empli de secrets, je collais mon nez contre la serrure et la fragrance m'en parvenait, avec des relents de nostalgie. Oui, cette vitrine était nostalgique, non seulement parce qu'elle renfermait des souvenirs, mais parce que son parfum soulevait des réminiscences poignantes et imprécises : images de mon *abuelita*, repartie en Espagne, grands rais de lumière colorés par des vitraux, saveurs des bananes miniatures, et des *coquitos* — fruits rouges et juteux du palmier —, autant de sensations confuses qui tremblaient dans ma mémoire déjà encombrée. Je ne sais pourquoi ce meuble avec son troublant parfum d'acajou, dispensateur du mystère, m'obsédait tant. Près de lui se trouvait le piano.

Au-dessus du piano, le profil de maman. Elle jouait Chopin, obsessionnellement, tandis que je la regardais et cherchais à me représenter les images dont elle se berçait, avec ce prélude. Il y avait sûrement le fiancé mort à la guerre et son père, qui suivait du regard ses mains de jeune fille sur le clavier, autrefois, dans l'appartement de la *calle Cortes*, à Barcelone. Il y avait peut-être aussi sa mère, mon *abuelita*, qu'elle espérait faire revenir à Montevideo, et tant d'images que je ne pourrai jamais voir, parce qu'elles relevaient de sa mémoire et non de la mienne.

Je me heurtais au mystère brutal de la scission : car après tout, maman et moi avons été un même corps l'un dans l'autre imbriqués, et en ce temps-là, j'aurais dû absorber ses souvenirs et ses rêves. J'avais parfois l'impression d'une dérive lente, inéluctable, de grands pans de souvenirs,

comme si les époques étaient des îles flottantes allant au gré des courants souterrains qui m'échappaient. C'est au hasard que des massifs de lauriers-roses m'apparaissaient, que leurs couleurs et leurs parfums m'assaillaient en des moments inattendus. D'où venaient-ils, ces lauriers-roses dont le souvenir ne m'appartenait pas tout à fait ? À l'heure du sommeil, d'autres images m'assiégeaient, anciennes amies que je croyais avoir oubliées, paysages traversés, musiques fugaces, sensations rattachées à un jour de grand vent sur la mer, avec tout un remugle d'algues iodées. Et je m'endormais avec des bonheurs de voyageuse, de revenante, douillettement enveloppée en ces atmosphères surgies d'un passé qui n'était pas le mien, me laissant dériver.

Il me semblait parfois, lorsqu'elle me parlait de son premier fiancé, ou de son « pauvre papa » qu'elle adorait, tous deux morts la même année, que j'entrevois leurs visages, leurs expressions ou leurs gestes. Souvenirs des photos qu'elle me montrait de temps en temps ? Celle de Marcel, le premier fiancé, jeune soldat aux cheveux pâles, était cachée dans un médaillon, au fond de la boîte à bijoux, enveloppé dans un reste de foulard de soie. On la regardait rarement, car mon père n'aimait pas qu'elle y repense encore : lui aussi avait fait la guerre de 14-18, et par trois fois, la mort l'avait épargné. Était-ce la mauvaise conscience des vivants envers les morts ou la jalousie du mari envers le premier amour de sa femme ? J'avais perçu un jour son irritation lorsqu'il nous avait surprises contemplant la petite photo ; ce souvenir m'a longtemps troublée. Pourquoi tellement redouter un pauvre jeune mort de vingt ans,

retrouvé décapité par un obus sur un champ de bataille, dont il ne reste que cette petite photo et une minuscule mèche de cheveux châains ?

Parfois, semblable agacement se lisait dans les yeux de papa, quand il voyait maman perdue dans la contemplation de la photo de son père, dans un cadre d'argent du salon, quadragénaire au crâne rasé arborant moustache noire et regard mélancolique. Manuel donne le bras à sa toute jeune femme ; c'est le jour de leur mariage — mais pourquoi est-elle vêtue d'une robe noire ? Autour de cette photo, *abuelita* avait fait une fois des commentaires mystérieux à maman ; il était question de Daniel, son père, mais leurs voix s'étaient tues lorsque j'étais arrivée, curieuse d'une autre histoire. Je ne reconnaissais pas ma grand-mère aux cheveux blancs en cette jeune femme insignifiante. Et maman non plus, sans doute, puisque c'était seulement son père qu'elle regardait, mort depuis si longtemps, retrouvant peut-être dans ce portrait les premières images de lui que ses souvenirs en avaient gardé. Bientôt, il serait au siège de Manille, et maman me montrait une autre photo où on le voyait, visage perdu au milieu d'autres visages barbus ou moustachus, fusils en main, prêts à défendre leur peau contre les Malais et les Américains.

Quand ma mère se perdait ainsi dans Chopin, je savais qu'elle retournait à ses années de jeunesse, que ses pensées vagabondaient, plongeant en des dimensions tout à fait différentes, ne revenant à nous que par accident. Lorsque j'entrais dans le petit salon du piano, elle avait le sursaut d'une somnambule, ses yeux, effarés, se posaient sur moi ; pour un peu elle m'aurait demandé qui j'étais. Parfois,

en se retournant, elle n'avait pas le temps d'essuyer ses larmes et je me désolais : « Tu es donc si malheureuse ? » « Non, murmurait-elle, mais que d'êtres aimés perdus ! »

Je me jurais de trouver moyen de les lui rendre un jour. Elle vivait toujours dans la nostalgie de son passé qu'elle nous racontait inlassablement, et j'entends encore les intonations de sa voix lorsqu'elle parlait de son père, ou du fiancé mort à la guerre, ou de son grand-père Daniel, le jeune *midship* du daguerréoptype. J'adorais entendre ces histoires, pleines de mystères et de sous-entendus, qui se modifiaient légèrement selon qu'elle était seule ou avec sa mère. *Abuelita* la contredisait souvent lorsqu'il s'agissait de Manuel, son mari, ou de Daniel, son père, dont je ne connaissais que deux visages, absolument opposés : celui d'un très jeune homme en uniforme d'officier de marine, et celui d'un vieillard à barbe blanche, au port hautain, donnant le bras à ma mère en grand deuil, coiffée d'une grande *peineta* et d'une mantille noire.

Entre le jeune homme aux expressions changeantes et le vieil homme austère, une vie entière dont je ne connaissais que des bribes. Une vie qui, curieusement, semblait se poursuivre encore, au gré des évocations : cet homme avait le curieux pouvoir de vieillir ou de rajeunir selon les récits et les jours et cette chronologie disparate s'étendait pour moi à toute l'Histoire, susceptible de varier au gré des regrets et des peut-être, des « si » qui auraient pu jalonner sa vie.

Ainsi, j'avais des « futurs en réserve », où, au même âge de sept ans, j'irais avec Daniel, puisque je lui ressemblais, me battre à Valparaíso, des « futurs passés » où, à

deux ans, j'étais déjà le petit garçon que je deviendrais lorsque je serai grand, des vies parallèles qui régleraient une fois pour toutes la démesure de mes multiples projets : dans l'une d'entre elles, exploratrice de l'Amazonie, dans l'autre, archéologue aux mines du roi Salomon, dans l'autre encore, *midship* de marine sur un voilier semblable à celui de Daniel. *Midship*: ce terme m'enchantait.

Les joues rosies du petit cadet de marine — il avait alors seize ans — étaient sans doute plus basanées que les miennes, au naturel, mais cette ressemblance me séduisait. La veste bleu marine de mon uniforme d'école avait des boutons dorés, comme ceux de l'uniforme de Daniel et j'ai rendu fous mes parents pour qu'ils m'offrent une montre à gousset, comme celle qui pendait à son gilet. Ils n'ont jamais cédé; par contre, Pierrot, mon magicien, m'a donné une casquette de marin avec une ancre dorée que j'ai décousue, parce que sur celle de Daniel il y avait une étoile à cinq branches. Avant de partir pour Barcelone, *abuelita* avait fini par m'en trouver une, qu'elle avait cousue sur la casquette. Avec un pantalon, ma veste et ma casquette, j'avais trouvé la ressemblance enfin saisissante.

Mon sabre est une côte de vache que j'ai trouvée à la campagne; je pourfends avec lui d'invisibles ennemis, méchants Malais qui veulent expulser les Espagnols des Philippines, Dominicains qui ont mis Daniel en prison, Chiliens qui veulent s'emparer de son navire...

Que la vie de ce garçon, d'à peine neuf ans mon aîné, s'annonce passionnante! La plaque du daguerréotype est prise justement la veille de son départ. Il s'embarquait alors à bord d'une frégate — à voiles, précisait ma mère —

mais pour quelle destination inconnue ? Il avait fait, dit-on, plusieurs fois le tour du monde.

— Lorsque mon père s'est embarqué la première fois à bord d'une frégate, il avait seize ans... Seize ans ! Un gamin encore !

*Abuelita* se perd dans un de ces silences qui m'embarrassent, parce qu'ils établissent une frontière entre elle et moi, et surtout, parce qu'ils interrompent l'histoire. Mais ils y ajoutent un mystère : cette intonation protectrice qu'elle a pour parler du gamin qui deviendra son père, me suggère que sa sollicitude pourrait changer quelque chose à ce destin qu'elle prétend pourtant clos, me confirme dans mon hypothèse de la réversibilité du temps.

— Et alors ?

Elle sort de sa torpeur, me dévisage.

— Ah ! oui... Eh bien, ma grand-mère me disait qu'ils espéraient tous beaucoup de ce premier voyage. Daniel était un fringant jeune homme qui avait beaucoup à apprendre sur l'art de naviguer et sur celui de fréquenter ses égaux et ses supérieurs. Orgueilleux, fier des haras qui constituaient la fortune de sa famille, il avait des folies aristocratiques qui déplaisaient à sa mère. Pourtant elle l'avait beaucoup gâté mais commençait à le regretter...

— J'en connais une autre qui pourrait aussi le regretter un jour... ironisait maman en me jetant un coup d'œil en coulisse.

— La pauvre ! Je n'ai même pas les moyens de la gâter comme ma grand-mère avait gâté mon père... Il suffisait qu'il ait quelque accès de tristesse pour qu'elle lui achète un nouveau cabriolet, organise une fête ou renvoie le

domestique qui l'avait offusqué. Il était déjà très ombrageux, mon père. « Mais il était si caressant ! Il faisait de moi ce qu'il voulait... », me disait ma grand-mère.

— Parce qu'elle ne fait pas de toi ce qu'elle veut ?, la taquinait maman. Quand j'étais petite, moi...

— Toi, tu te faisais gâter par ton père qui ne s'en privait pas ! tranchait ma grand-mère et je commençais à m'énerver de ces interruptions.

— Alors, *abuelita*, quand il s'est embarqué pour la première fois ?

— Il avait seize ans, une fiancée qui l'attendrait à Murcia autant qu'il le faudrait. Ne lui avait-elle pas été promise par Pedro Gabarrón, un ami de son père, et le plus fidèle ? Elle était jolie ; un jour je te montrerai une photo que j'ai laissée à Barcelone, et tu verras comme elle était jolie, ma mère, quand elle était jeune...

Il y avait dans son ton quelque chose d'agressif, comme si quelqu'un l'avait contredite, et je saurais plus tard que mon père, en effet, l'avait un jour comparée à une guenon.

— Elle avait quinze ans quand ils s'étaient fiancés, et elle riait de bon cœur, la pauvre, aux blagues de son Daniel, applaudissait à ses déclarations péremptoires sur la grandeur de l'Espagne à reconquérir, la nécessité de mettre au pas les dernières colonies qui, maintenant, se battaient entre elles ou allaient se faire manger par ces autres colonisés, les Yankees. Il voulait entrer dans la marine pour devenir un jour amiral de la flotte espagnole...

En attendant ce jour, il avait laissé à sa fiancée son daguerréotype, celui-là même de la vitrine, dans son écrin

bordeaux, et il avait reçu d'elle un autre portrait, dans un écrin de cuir bleu, qui reposait à ses côtés ; mais je n'avais aucun intérêt pour cette silhouette de femme assise dont on ne voyait que le contour de la robe, rongé comme il l'était, « parce que mon père ne se séparait jamais de ce daguer-réotype qui avait connu tous les climats du monde, expliquait *abuelita*, ce qui, forcément, l'avait beaucoup plus détérioré que celui qu'elle gardait, elle, toujours à l'abri dans la maison où elle l'attendait... »

Sur la frégate qui s'éloigne du port, je l'imagine longeant le pont, sans se demander quand il reverra l'Espagne. Il cingle vers les Antilles, vers Cuba et Santo Domingo, possessions espagnoles. Il verra des mers fabuleuses, en des navires qui voguent presque aussi lentement que les caravelles de Christophe Colomb, connaîtra les tropiques, débarquera dans des îles peuplées de palétuviers, de marécages et de parfums flottant sur des plages interminables.

Sur une branche du mimosa, je hisse la voile, drap blanc déchiré qu'on m'abandonne, les vents de l'Uruguay la gonflent et m'emportent en haute mer, là où je croiserai la goélette de Daniel.

« Ce premier voyage a duré deux ans, je crois. Quand il est revenu en Espagne, il était lieutenant : il avait été bien noté par ses supérieurs, sa mère était fière de lui, d'autant plus qu'il ramenait à ses parents et à sa fiancée, à laquelle il n'avait pas beaucoup écrit, des cadeaux très exotiques. Il n'est resté que six mois à Murcia, puis il est reparti, cette fois-ci pour la mer de Chine. Les années passeront. Il aura fait le tour du monde, il sera revenu, reparti,

revenu, vieilli, bon à marier. Mais il ne reste, chaque fois, que peu de temps en Espagne : le temps de se marier, celui d'avoir une première fille, María, ma sœur aînée. »

Quand elle raccourcit ainsi ses histoires, c'est qu'elle est fatiguée ou qu'il n'y a rien d'intéressant à dire. J'insiste pour qu'elle me raconte la mer de Chine. Elle tranche :

— Mais que veux-tu que je te raconte ? Je n'étais pas là. Sans doute n'avait-il rien raconté de particulier à ma grand-mère ou à ma mère, ni sur ce voyage ni sur les autres. C'était un homme, après tout. Comme tous les hommes, comme tous les marins, il devait avoir...

— Maman !

Ces rappels à l'ordre m'énervent ! Je n'aime pas qu'on me cache ce que tous les hommes, tous les marins, doivent avoir. Mais *abuelita* obtempère devant sa fille. J'attendrai qu'elle soit seule.

— À son retour de Chine, il est resté un an en Espagne. C'est à ce moment-là que mon frère Pedro est né. Après, il est parti pour Santo Domingo où les Espagnols se battaient pour empêcher que l'île ne prenne son indépendance. Mais il a été fait prisonnier. Dans sa geôle, il écrivait des poèmes qu'il a ramenés par la suite avec lui. Je ne sais plus qui a gardé ces poèmes. C'est peut-être María qui en a hérité... il faudra que je lui demande.

Dans l'ancienne réserve à charbon, depuis longtemps abandonnée, où moi seule peux pénétrer par la porte basse, j'ai élu domicile. Tantôt caverne, soute de navire, refuge de boucaniers, elle est aujourd'hui la prison de Santo Domingo où croupit Daniel le poète.

Oui, c'est là que s'est révélée sa vocation. « Les chants désespérés sont les chants les plus beaux, comme dirait l'autre Alfred », parodie papa, mais je ne sais pas de quel Alfred il est question, sinon qu'il devait être poète. Je ne connais encore qu'un seul poète, Gustavo Bécquer et j'imagine Daniel écrivant comme lui :

« Yo sé un himno gigante y extraño  
que anuncia en la noche del alma una aurora... »

Dans cette nuit de l'âme, prisonnière en pays étranger, quel hymne s'est levé dans l'esprit de Daniel, qui le transporte hors de l'infâme cellule où, semblait-il, l'eau entrainait à la moindre bourrasque ? Dans ma cellule fermée par un couvercle de métal, une chaleur étouffante me fait ruisseler comme si des pluies tropicales m'avaient détrem-pée. J'écris, maladroitement, les seuls poèmes appris par cœur en classe, des phrases que j'invente et récite à voix haute. Comme lui, un jour, je serai poète.

Mais en attendant, dans ce réduit de deux mètres de long par un mètre de large où je peux à peine me mettre debout, me retourner, bouger, les heures sont longues et salissantes. À chaque sortie de prison, je dois aller prendre une douche et me changer. Il vaut mieux jouer à Daniel qui retourne en Espagne, dans une pirogue qu'il a volée aux Indiens caraïbes. Il rame, rame, avec l'énergie du désespoir...

— Peut-on savoir ce que tu fais sur ce tapis ?

— Je m'enfuis de Santo Domingo et j'ai des cannibales à mes trousses !

— Excuse-moi ! Tu es censée être Daniel, bien sûr ?

— Ça ne se voit pas, non ? Avec véhémence, je désigne ma casquette de marin, mais *abuelita* rit, me prend dans ses bras, m'embrasse :

— Il n'avait pas quitté Santo Domingo en pirogue, voyons ! Comment veux-tu qu'il puisse ramer jusqu'en Espagne ?

— Et il est reparti comment ?

— En bateau. Avec tous les officiers espagnols libérés par les Américains.

— Et qu'est-ce qu'il allait faire, en Espagne ?

— Sa femme l'attendait toujours à Murcia avec ses deux enfants.

— Il ne l'emmenait jamais en voyage ?

— On n'emmenait pas les femmes en voyage, en ce temps-là. Sauf quand c'était pour s'installer ailleurs. Mais là, il s'agissait de combats, de guerres.

— Il en a fait beaucoup ?

— Au moins trois. Santo Domingo, le Chili, les Philippines. Le Chili, presque tout de suite après Santo Domingo. Il n'est resté que six mois chez lui et il lui a fallu repartir. Les Chiliens se battait contre les Boliviens pour leur voler la seule province qui donnait sur la mer. Les Espagnols défendaient la Bolivie.

— C'est bien, pour une fois c'est bien.

— Je comprends que c'était bien ! Tu n'as qu'à voir comme la Bolivie est pauvre, maintenant qu'elle n'a plus de ports.

— Pourquoi ? C'est elle qui a perdu la guerre ?

— Oui. La flotte espagnole a été défaite par les Chiliens. Mon père, capitaine de son navire, a été fait de

nouveau prisonnier. Pourtant cette fois-là, il n'a pas eu à se plaindre, car les Chiliens traitaient bien les officiers : ils n'étaient que prisonniers sur parole, ils pouvaient jouer aux cartes avec les officiers chiliens. Et il ne s'en est pas privé, le malheureux : il a joué beaucoup, mais perdu beaucoup d'argent aussi. Il a été obligé de céder quelques-uns de ses haras et d'autres choses aussi...

— Maman !

Ah !, ces rappels à l'ordre, ces chuchotements qui s'ensuivent, ces mystères qui trouent le récit de zones sombres ! Je m'éloigne sur mon tapis-canot, sachant par expérience que ces longs conciliabules entre mère et fille ont clos l'histoire pour aujourd'hui. La seule manière de la prolonger : la raconter à mon tour.

Jorgito et Roberto, mes inséparables, doivent tout en connaître pour pouvoir endosser les rôles que je leur attribue dans les combats. Comme ils sont jumeaux, ils ne veulent jamais se battre l'un contre l'autre, alors je suis obligée d'avoir deux ennemis au lieu d'un. Nelly, leur sœur aînée, est vraiment trop fille pour jouer à la guerre. Elle aime bien être infirmière ou fiancée. Quand elle nous ennueie trop avec ses jérémiades, on lui dit qu'elle est la femme de Daniel qui tricote en l'attendant, et elle est contente. Jorgito et Roberto écoutent avidement, sans m'interrompre ; c'est pourquoi je les aime bien. Mais ensuite leur mère les oblige à faire la sieste.

Je rame vers mon lit-vaisseau, rêver le jeu. Et bientôt, je suis à Valparaíso : longeant la plage, des falaises et des arbres, quelques maisonnettes en bois cachées par la nuée de pélicans qui s'ébattent au-dessus de ma tête.

Soudain, un officier crie : « Là-bas ! », en désignant la rive où l'on voit surgir, entre quelques arbres épars, une immense statue qui représente un visage au gros nez, les yeux perdus dans le ciel, la bouche ouverte, comme pour avaler les ennemis.

Je m'éveille en sueur, mais n'ouvre pas les yeux, ne bouge pas, pour retenir ce rêve où rôde encore un parfum d'océan, des images de pélicans et d'uniformes du siècle passé. Avec ravissement, je me répète : « C'était Valparaíso... » Moi, qui ne connais de ces lieux que des photos rapportées par mon père, j'ai l'impression que ce rêve m'a réellement transportée, qu'il m'a permis d'être Daniel et de voir par ses yeux, de sentir par son corps, et fièrement, je cours rapporter cette vision « authentique ».

— Voyons, s'écrie mon père, ta « vision » est anachronique ! Ces statues ne pouvaient pas être là, l'île de Pâques n'a été annexée au Chili qu'après la guerre avec la Bolivie !

Tout guilleret, il vérifie ces dates dans une encyclopédie, les soulignant d'un doigt victorieux : 1879-1883, guerre du Pacifique... 1888, annexion de l'île de Pâques au Chili. Je n'avais peut-être pas vu, par les yeux de Daniel, des statues qui n'avaient pas encore été transportées à Valparaíso, mais des épisodes de sa vie étaient bel et bien consignés dans des livres d'histoire, comme ceux des héros !

Oui, Daniel avait vécu tout cela, même s'il avait été encore fait prisonnier, mais prisonnier d'honneur — et il en avait trop, disait *abuelita*, pour trahir sa parole et s'enfuir ; il aimait trop le jeu, ironisait sa petite-fille, pour vouloir en

avoir envie ; il était trop lâche, oui, pour même essayer, rétorquait mon père —. Sans le jeu, se lamentaient ma mère et ma grand-mère, il aurait pu devenir amiral. Sans le jeu, renchérissait papa, il n'aurait pas tiré le diable par la queue et il ne vous aurait pas fait manger de la vache enragée toute votre vie... Mais comme il était Chevalier de Malte, répliquait ma grand-mère, il pensait que l'Ordre le protégerait ! Comment vouliez-vous donc qu'un Ordre un tant soit peu sérieux protège quelqu'un qui joue même sa f...

— Chut ! avaient alors murmuré maman et *abuelita*, elle nous écoute !

Et je les écoutais, oui, je buvais leurs paroles, comment voulaient-ils, sinon, que je continue à rêver, si de nouveaux éléments ne venaient pas nourrir cette histoire qui se poursuivait dans le jardin, sur le grand mimosa, dans la soute à charbon et dans mon lit ?

— Moi, Chevalier de Malte, je vous somme, Chiliens, de vous rendre et de cesser d'usurper les côtes qui appartiennent aux malheureux Boliviens !

Cape volant au vent, épée-côte-de-vache cinglant les Chiliens Jorgito et Roberto, coupant, de ci, de là, une branche du mimosa, tandis que sur le mur du jardin, le pont de la frégate cède le pas aux quais de Valparaiso, Daniel se démène contre l'ennemi, avec le courage du lion, l'agilité du singe, la science de l'érudit qui a passé sa matinée à consulter le grand Larousse illustré.

Moi aussi je joue, hélas ! la passion du jeu me perdra ; je comprends bien Daniel d'avoir tout perdu en jouant, sa chemise, sa belle montre à gousset, son argent,

ses haras, sa f..., la vache enragée qu'il donnait à manger à tous et le diable qu'il tirait par la queue, moi qui tremble à la seule idée du diable. Un jour, je serai un héros comme lui.

— Alors, il a tout perdu ?

— Presque tout. Quand il est revenu en Espagne, il a constaté qu'il était devenu pauvre. Et sa famille aussi, sa famille surtout. Il est resté à terre, cette fois-ci, plus longtemps. Il a eu le temps d'avoir deux autres filles, ma sœur Micaela et moi, et de se ronger les sangs en essayant de faire travailler les terres qui lui restaient. Mais c'était un marin, un officier, il ne connaissait rien aux affaires. Son père, qui était un bon gestionnaire, était mort, et sa mère, la malheureuse, comme toutes les femmes de l'époque, n'y entendait rien, pas plus que la mienne. Bref, ce furent de mauvaises années. Heureusement, ma sœur María épousa un médecin militaire et mon frère Pedro, entré dans l'armée, put faire lui aussi ses études de médecine grâce à la protection de son beau-frère...

Puis une autre chance fut offerte à mon père. La guerre menaçait aux Philippines qui appartenaient alors aux Espagnols et qui voulaient s'en libérer. Comme cela risquait d'être long, il s'agissait de s'installer à Manille avec ma mère, ma sœur Micaela et moi. Il avait une dernière opportunité d'être nommé amiral, s'il se comportait dignement. Il avait reçu l'ordre de rejoindre la flotte espagnole amarrée au port de Manille, menacée par les Américains qui voulaient nous voler les Philippines. Mon père devait sans doute ce poste à l'influence de l'ordre de Malte... C'est comme ça que nous avons quitté l'Espagne. J'avais dix-sept

ans, mais je ne me souviens pas du voyage : j'étais malade tout le temps ! Quelle horreur ! Je ne pouvais même pas sortir de ma cabine. De temps en temps, nous faisons des escales, ma mère me forçait à descendre à terre, mais c'étaient partout des chaleurs étouffantes, les environs des ports étaient sales, des détritiques jonchaient les rues, sentaient mauvais, il y avait des nuées de mouches et de mendiants, tantôt basanés, tantôt jaunes... c'est tout ce dont je me rappelle. Quand nous sommes arrivés à Manille, je n'avais plus que la peau et les os. J'ai mis un mois à me remettre.

— Et Daniel ?

— Oh ! lui, il avait le pied marin, il avait l'habitude. Aussitôt arrivé, il rejoignait la Marine qui était sur un pied de guerre. Il ne faisait que de brèves apparitions. Cela ne nous manquait pas beaucoup, nous avions l'habitude de vivre sans lui. On nous avait préparé une maison, spacieuse, confortable, avec un beau jardin, quelques domestiques dont certains étaient très gentils, mais d'autres ne parvenaient pas à cacher leur hostilité envers les Espagnols. J'avoue que ce n'était pas très rassurant. Heureusement, j'avais ma sœur Micaela, à peine plus jeune que moi, avec laquelle je m'entendais très bien et que je ne quittais pas. Micaela avait toujours été plus courageuse et décidée que moi. Elle lisait beaucoup, s'intéressait à la question philippine et il lui arrivait d'avoir de grandes conversations avec les domestiques hostiles : elle leur demandait de lui expliquer les torts qu'avaient, selon eux, les Espagnols.

Tous les Espagnols vivaient regroupés dans le même quartier et nous n'avions pas souvent l'occasion d'aller en visiter d'autres ; nous ne nous faisons qu'une très

faible idée de la misère de Manille, et tout ce que nous apprenions, c'était de la bouche des Espagnols, fonctionnaires, négociants, militaires, qui disaient pis que pendre des Malais et ne cessaient de mettre de l'avant le rôle civilisateur de l'Espagne...

Mais je n'écoute plus : elle avait dix-sept ans pour ce premier grand voyage, un an de plus que Daniel pour le sien et elle n'a rien vu, quelle pitié ! Et maintenant, la voilà cloîtrée dans une grande maison, tandis que Daniel, qui a rejoint la Marine, prépare de grandes choses dont elle ne sait rien... Quel ennui d'être une femme ! Non, décidément, quand je serai grand, je serai un homme. La mystérieuse métamorphose dont parle ma mère n'est pas encore accomplie. Je n'ai que huit ans, mais bientôt, oui, je deviendrai un garçon et tous les Malais, tous les Américains de la terre n'auront qu'à bien se tenir !

\*

*Dans un jardin lointain, une enfant me rêve et me redonne vie. Daniel Sánchez Sevilla, qui suis-je ou qu'ai-je été ? Tout, plutôt que ce néant confus où m'enlisaient les lustres, estompant mes passions, pensées et fatalités, les événements subis ou provoqués. Tant de paroles et de gestes m'ont figé ! « La vie est un songe », écrivait Calderón : celui qui s'insuffle en moi me remet à flot, navire échoué dans les Sargasses de l'oubli.*

\*

Dans les plaines sévillanes Daniel galope sur le plus beau cheval noir de ses haras. L'épée battant sa cuisse, le jeune Chevalier part à Cadix rejoindre la goélette qui l'emportera, loin de la terne vie familiale. À lui la mer, les tempêtes qu'il affrontera le cœur serein, les embruns des côtes du Pacifique, les chaleurs tropicales des Caraïbes ou de la mer de Chine, les vagues déchaînées des océans du monde. Un jour, il deviendra amiral, reconstruira la flotte espagnole détruite à Trafalgar, saura battre les pirates berbères qui sillonnent la Méditerranée, reconquérir les pays américains perdus par l'Espagne, bien avant sa naissance.

Au pensionnat, les Jésuites lui parlaient de leurs missions au Paraguay et en Argentine, des mœurs des Guaranis, indiens dociles, doués pour la musique et la peinture, auxquels ils avaient appris à parler espagnol. De là lui est venu le goût d'apprendre l'histoire de cet empire espagnol où ne se couchait jamais le soleil, et, surtout, de le connaître et de le ramener sous la couronne espagnole. Ses amis, nobles comme lui, quoique moins riches, lui enviaient ses notes en poésie, car il avait commencé à écrire, très jeune, de longs poèmes à la gloire de l'Espagne et de Séville surtout, puisque ses ancêtres en avaient été maîtres : sa mère, Ana Sevilla, comtesse de Villanueva del Arzobispo, en portait encore le nom.

Son père, Daniel, comte de Torrealta, grand d'Espagne, s'était battu contre les Français et le roi que Napoléon avait installé sur le trône espagnol, Pepe Botella, avait dû s'enfuir. On disait même que le visage paternel était représenté dans un tableau de Goya. Il enviait ce destin

héroïque, lui qui, né en 1835, ne connaissait que la paix sans gloire d'un pays sur lequel régnait une femme étrangère, María Cristina, ennemie de l'Église, qui menait la vie dure aux nobles catholiques. Lui qui avait été adoubé comme Chevalier de Malte, par ordre du pape, n'avait pas sa chance en ce royaume impie. Mais sa vie sera plus brillante encore que celle de son père, qui, depuis la fin de la guerre contre les Français, menait une existence monotone de propriétaire terrien en régissant ses propres haras. Daniel galope, fier de sa décision.

Ses parents l'attendent au port de Cadix. Ils sont partis avant lui en diligence, avec la fiancée qu'ils lui ont choisie, Josefa, la cadette d'un riche ami de son père, Pedro Gabarrón, une jeune fille de quinze ans aussi pieuse que lui, qui l'écoute admirativement lorsqu'il parle de reconquérir les Amériques insoumises et celles que les Yankees ont volé à l'Espagne, la Floride, la Californie, la Louisiane. Il sera facile de la convaincre, lorsqu'il l'épousera et que leurs fortunes seront unies, de vendre les haras et les terres de leurs parents pour reconstituer une flotte assez puissante et une armée bien formée pour lutter contre les rebelles qui, depuis leur indépendance, vont de révolution en révolution. Il ne regrette qu'une seule chose : c'est de ne pouvoir emmener son cheval avec lui, pour pouvoir explorer l'arrière-pays des ports où ils accosteront. Mais son capitaine a formellement interdit tout animal dans la goélette où ils doivent apprendre à manœuvrer pendant six mois ou un an — tout dépendra des vents — car ils vont faire le tour du monde : Cadix, les Canaries, le Maroc, la côte d'Afrique, Le Cap, la traversée de l'Atlantique jusqu'à la Terre de Feu

---

et le détroit de Magellan, le Chili jusqu'à Valparaíso, les îles de Pâques, dans le Pacifique, les Philippines, la Chine, l'Arabie...

\*

*Dans un navire quittant la mer des Caraïbes, l'enfant vieillie qui a rêvé de me rejoindre dans cette épopée de conquêtes sait qu'une seule m'importe désormais : celle de Micaela.*

Elle qui brûle encore les entrailles de mon corps, alors qu'elle abandonne le sien à un autre, gitan comme elle, et d'âge à l'épouser.

Je fuis son rire, le souvenir de ses baisers, de son corps de danseuse, élastique et pervers. Cette femme est une sorcière, elle m'envoûte, me poursuit dans mes rêves, alors qu'elle me fuit avec autant d'acharnement qu'elle a mis de charme à me séduire. Sur tous les paysages, sur chaque page où je fixe mon regard, se superpose son image obsédante, ses yeux pers aux longs cils noirs, ses cheveux déployés, la forme sinueuse et la carnation douce de sa taille et de ses hanches. Il me semble que celui qui s'éloigne d'elle est un double qui ne m'appartient pas, que le vrai Daniel est resté entre ses bras qui se sont désenlacés. Comme nous nous sommes aimés ! Je ne parviens pas, incrédule, à croire que jamais plus elle ne pourra m'aimer, tant je l'aime encore, passionnément, avec l'intensité de chacune de mes fibres. Mais un jour, lorsque je reviendrai en Espagne, chargé de gloire et de conquêtes, elle ne se

moquera plus de mes épaules frêles, de mon teint blanc, de ma minceur. Quel regard ne m'a-t-elle pas jeté, déjà, lorsque je suis venu lui dire adieu, en uniforme, à cheval, jeter à ses pieds, en guise de promesse, le diamant gagné au jeu ! Un regard à me rendre fou de désir. Mon orgueil, cependant, me dicte la fuite. Napoléon ne disait-il pas que c'était la seule victoire en amour ?

Micaela mon ensorceleuse, comment déprendre de ma peau le souvenir de là tienne, de ma poitrine celui de tes seins, fermes et libres, à la mesure de ma paume, et dissiper de ma langue les saveurs de ton corps que tu me laissais explorer dans un abandon passionné ? Comment as-tu pu, en quelques semaines à peine, te détourner de moi pour aller vers cet homme que je t'ai présenté comme un ami et à qui, devant moi, tu as dit la passion que je t'inspirais ? Comment as-tu pu feindre, Mélusine qui prétendais ne pouvoir aimer que moi, ne vivre que de notre amour, ne plus aspirer qu'à nous et vivre nos éloignements, désertée comme une âme en peine ?

Nous nous serions enfuis, quittant nos familles, j'avais assez de ressources pour que nous en vivions, même si je ne pouvais encore t'épouser avant ma majorité sans le consentement de mon père. C'est à présent seul que je fuis ces lieux de notre bonheur, pour prendre la mer, espérant t'oublier tout en devenant capable de te reprendre au séducteur qui t'a volée à moi, qu'il soit entretemps devenu ton mari ou le père de tes enfants.

À chaque retour de voyage, je te chercherai, Micaela, ma passion, ma perte, ma douleur. Je bénis et maudis ce nom qui m'a fait naître à l'amour et je rêve que

le mien t'accompagne toujours, nostalgie à défaut de bonheur partagé. Et un jour, quel que soit ton âge et le mien, tu verras que je pourrai encore te rendre heureuse.

En attendant, je fuis au grand galop, toi et mon père qui me réserve une fiancée bourgeoise dont le patrimoine, voisin de ses terres, doublera ses haras. D'ici une semaine je serai en mer, ayant abordé les eaux de l'Atlantique pour faire voile vers Cuba, une des dernières enclaves du grand empire éclaté. Si je parviens à Cadix, à temps ou vivant, pour prendre ma goélette, sans que mon cheval ne se brise une patte sur ces routes de terre battue ou que je ne sois attaqué par des bandes de républicains ou de carlistes, de brigands ou de progressistes enragés que ma croix de Malte fera rugir, si je parviens à Cadix sain et sauf, voilà ce que j'aimerais t'écrire, mais tu te moques des mots, Micaela, tu les trouves futiles, alors qu'ils sont le sang et le seul sens de ma vie.

Dans ce pays livré à la misère, aux guerres, aux *pronunciamentos*, je ne sais quelle cause épouser ; les partisans de l'un ou l'autre parti, prêtres soldats ou libéraux accumulant autant de crimes les uns que les autres. Je me fous de la politique, de la reine Isabel, de ses amants, ou de ceux de son mari, la Paquita aux dessous froufrounants, je me fous du pape et de ma croix maltée, ou des fermes modèles auxquels mon père a tenté en vain de m'intéresser.

Je n'ai que toi en tête, Micaela, et pourtant, enfin dans ce navire depuis deux jours en mer, sans t'avoir envoyé la lettre méditée, je m'éloigne de toi toutes voiles déployées. Le vent semble s'être mis de la partie et mon corps est rompu par les apprentissages élémentaires. Je

goûte cette douleur physique espérant qu'elle me libère de l'autre me venant de toi, lancinante comme coups de dague.

Mais la fuite à travers l'espace et le temps est une illusion. Trente jours de traversée et ton image est chaque jour plus présente. Je voudrais, à présent que nous approchons de Cuba, m'élancer vers toi et t'étreindre à l'instant même. Sauf en quelques songes confus ou dans le néant du sommeil sans rêves, ta présence ne m'a pas quittée. Je t'ai imaginée morte, pour te pleurer dans la paix et non dans la rancœur. J'ai chassé la rancœur pour me vautrer dans les souvenirs de notre bonheur. Je n'ai aucun refuge, ni dans les dortoirs sordides où s'entassent une cinquantaine d'hommes et de garçons, sentant l'urine et la vomissure, ni dans le vent du large, ni dans la rudesse de la formation. *Midship!* Ce mot anglais me séduisait. La vie sur ce voilier-école est d'un ennui absolu, comme en ces jours sans vent où nous faisons du surplace sur la mer étale comme un miroir, où la chaleur écrase marins et officiers, me plaque sur le pont, accablé du poids mortel de ton absence.

La guerre civile a éclaté en Espagne, avons-nous appris à la Havane où d'autres navires espagnols ont accosté avant nous. Où es-tu, mon amour? C'est toujours le peuple qui paye le prix le plus fort, et c'est en Andalousie qu'il se soulève. Devant le danger de répressions brutales, où, comme tant d'autres innocents, tu cours des risques, je me prends à rêver à la protection que pourrait t'accorder Mariano, mon traître ami. N'est-il pas ennemi d'Espartero, ce « progressiste » enragé, ami des pauvres qui, après s'être prononcé contre la reine Isabel avait bombardé Séville dans sa fuite vers le premier port qui le conduirait à Londres?

Est-ce vrai, comme on nous le rapporte ici, que le Général O'Donnell et Espartero conduisent la lutte contre les agitateurs andalous ? Quelle position a pris Mariano ? Notre goélette a mis un mois et demi à accoster La Havane. Le navire qui nous a devancés, de la marine marchande, un seul mois. Les « nouvelles » que nous apportent les officiers, ont déjà eu le temps de vieillir. Toi, tu as eu le temps de mourir. Te rejoindre au plus vite ! Mais comment ? Le plus rapide des vaisseaux mettrait trois semaines à parvenir aux côtes espagnoles. Si je reste à bord de notre voilier, je ne ferai que m'éloigner davantage de toi. Après la Havane, ce sera Panama, à moins que les agitations cubaines contre l'Espagne nous retiennent ici. Revenir en Espagne, ce serait désertier. C'est ce que m'a fait comprendre le jeune lieutenant à qui j'ai parlé hier soir de ma passion. L'espace et le temps se distendent entre nous, Micaela. Mais sur toute la surface de mon corps, ton corps demeure inscrit comme si je venais de te quitter. Pour retrouver cette fusion qui fut la nôtre, je me sens capable de tout.

La circulation entre Cuba et Veracruz semble régulière, malgré l'indépendance mexicaine : en deux jours je pourrais y être. Mais le général Santa Ana a des politiques fluctuantes sur la navigation vers l'Espagne et il semble que des soulèvements populaires contre lui bloquent souvent les ports et les villes. Saint-Domingue, plus proche, est sous la coupe de l'« empereur » haïtien, Soulouque qui s'est fermé à l'Europe. Le mieux est sans doute de rester ici et de guetter le premier navire en partance, et, en attendant, de me procurer des vêtements civils, car mon uniforme me renverrait aussitôt à mon commandant.

Dans les soutes, emprisonné, je mesure mon impudence. C'est l'aumônier du bord qui m'a perdu, me voyant, au marché, négocier une méchante chemise.

— Êtes-vous chaste, mon fils ?

— Contraint et forcé, mon père...

Cette maudite confession m'a perdu. Je lui avais parlé de mon amour dans le déchirement de ma douleur, en m'embarquant. Me surveillait-il depuis que nous avons touché terre ? Le poids de sa main sur mon épaule, hier matin ! C'étaient des griffes se refermant sur moi !

Il fait ici une chaleur suffoquante. L'angoisse fait son œuvre de sale rongeuse au creux de mon estomac. Je hurle de temps à autre pour en déverser un trop-plein. Je ne réussis qu'à faire fuir ces autres rongeurs qui infestent les cales, rats dont j'entends les courses effrénées. Ils sont libres, eux, comme ces maudites chauves-souris pendues par les pattes aux poutres, qui me disputent, la nuit, l'air un peu plus frais de l'écouille ouverte.

Si au moins je savais que tu m'aimes encore, que tu me regrettes, parfois ! L'envie de mourir ici me tenaille depuis ce matin.

\*

Il avait, en effet, tenté de se jeter à la mer. Mais le hublot, trop étroit, l'avait laissé coincé, la tête, un bras et l'épaule correspondante dehors, l'autre à moitié engagée, bloquée à mi-chemin. Dans cette position grotesque et inconfortable, il ne pouvait que crier qu'on le tire de là. Avant qu'on ne l'entende et qu'on le secoure, plusieurs

heures passèrent. Le dégager en prit autant. Mais au moins, un de ses camarades eut la pieuse idée d'apporter un baril pour qu'il y appuie ses pieds, ce qui soulagea son épaule. Comment diable a-t-il pu faire ? se demandait le lieutenant qui dirigeait l'opération. Daniel, s'était musclé, c'était là où le bât blessait. Un mousse qui le trouvait hautain lui jeta, à la blague : « Reste là sans manger ! Dans deux jours, tu glisseras tout seul ! » Plusieurs s'ingénièrent à proposer des solutions farfelues : le déshabiller, l'enduire de graisse ou de savon, le fouetter jusqu'à ce qu'un réflexe salvateur le sorte de là... Daniel finit par en rire, ce qui ne lui était pas arrivé depuis le départ.

Bien sûr, les raisons pour lesquelles il fut mis aux arrêts et tenta de s'échapper demeurent imprécises. Ma grand-mère prétendait que c'était à la suite d'un duel ; maman, qu'il avait dû se soûler pendant l'escale ; un soir de mes seize ans, à Madrid, son cousin Daniel Sánchez Diana, évoqua une histoire d'amour dont il avait entendu parler par sa mère. L'idée dût me sembler romantique, et Daniel Sánchez Sevilla passa avec moi de l'épopée où je l'avais laissé depuis mes dix ans aux transes passionnelles de mon adolescence.

Lorsque, trois ans plus tard, mon père ayant pris sa retraite, mes parents décidèrent de s'installer en France, il fallut bien que je les suive. Il y eut d'abord la déchirure du tri des livres, albums, objets qui devraient rester dans la maison de Montevideo et de ceux qu'il fallait caser dans les malles qui nous précéderaient. Puis, plus douloureux, les adieux aux amis, et, surtout, à mon premier amour interdit, récemment avoué, impossible à jamais, ai-je longtemps cru.

Je devais partir, quitter le sol natal, ses odeurs, ses saveurs, ses racines ; il fallait accomplir les rêves que j'avais bercés en ces dix-neuf années de vie, et voilà que le courage me manquait. La page qui allait se fermer, j'aurais voulu la relire de fond en comble, tant le moindre détail me semblait signifiant et trop vite parcouru. Moi qui avais tant joué à « être Daniel » s'embarquant à seize ans sur un navire à voiles, aurais-je son courage ? Il me fallait, comme au temps de mon enfance, m'engouffrer en cette enveloppe-fantôme : elle me rendrait l'esprit aventurier qui m'avait porté vers plusieurs avenir.

Maman, toute à la joie de retrouver pour « toujours » sa famille et sa terre, ne voulut cependant pas quitter le continent sud-américain sans y parcourir les lieux de ses bonheurs de jeunesse. Tandis que papa s'embarquerait plus tard pour la France, avec les malles, nous irions, toutes les deux, rejoindre ma sœur et mon neveu au Pérou, non pas en avion, mais par voie de terre. Bateau de nuit Montevideo-Buenos Aires, de là, le train transandin qui traversait interminablement l'Argentine des pampas et des hauts-plateaux. Après la frontière bolivienne de Jujuy, la lenteur avec laquelle la vieille locomotive se hissait jusqu'aux 4 000 mètres de La Paz me permit de rivaliser de vitesse avec elle, avec d'autres passagers, à pied. J'avais beau me raconter que je marchais à la recherche de Micaela, perdue dans ce désert, je n'avais pas fait cent mètres, que les palpitations du mal des hauteurs me terrassaient. Des paysans andins, édentés à force de mâcher des feuilles de coca, me hissaient avec un sourire condescendant sur le marche-pied de notre compartiment où maman me donnait

des comprimés de coramine en se moquant de l'enfant des plaines qui ne mesurait pas ses forces en altitude.

Pendant que je reprenais mon souffle et mes couleurs, elle me racontait, en initiée, ses expériences du *zorroche* dans les Andes péruviennes et boliviennes où elle avait parfois suivi mon père en ses voyages d'affaires, ou me rappelait qu'à vol d'oiseau vers la mer, nous longions le territoire volé aux Boliviens par le Chili, en cette guerre où Daniel avait été fait prisonnier. La pauvreté sèche des villages où le train s'arrêtait, avec une stridence qui aurait pu évoquer des freins appliqués à un bolide, les indiennes misérables qui venaient nous vendre des *tamales* aux fenêtres arrachaient des larmes à maman, tandis que, défaisant délicatement les cordelettes végétales qui enveloppaient de feuilles bouillies un petit paquet de viandes marinées, elle me racontait une panne d'auto, au Pérou, où, dans leur trentaine, mon père et elle avaient été secourus par d'aussi misérables paysans et avaient mangé des *tamales* pour la première fois. La vision de La Paz, où nous arrivâmes après trois jours d'ascension lente depuis les Pampas, un soir sans lune, du haut de la cuvette où se terrait la ville, scintillant de tous ses feux, l'emplissait d'allégresse. C'était aux côtés de mon frère qu'elle avait visité, dans les années 1928, la capitale bolivienne, tandis que mon père négociait de difficiles importations de pneus en usant les siens sur les hauts plateaux. D'avance, elle me décrivait le luxueux hôtel colonial où nous avions réservé une chambre, celui-là même où, une trentaine d'années plus tôt, ils s'étaient logés tous trois lors de leur mémorable séjour. Et ces trente années qui pour elle restaient si proches, pour moi semblaient une

éternité. Je m'étonnais vaguement, trop épuisée que j'étais au moindre mot prononcé, qu'à son âge — elle avait cinquante-neuf ans — elle puisse continuer à me parler avec une telle excitation des ruines incas de la Porte du Soleil que nous visiterions dans les alentours, des paysages immenses du lac Titicaca qu'elle se rappelait toujours avec une nostalgie éblouie. Elle évoqua le chant mélancolique de la *quena*, la flûte des Andes, qu'elle avait entendue, une nuit de sa jeunesse, de la terrasse d'un hôtel au bord du lac où elle attendait mon père qui devait revenir d'Arequipa sur une bifurcation des plus défoncées de la route panaméricaine vers Puno. Elle avait redouté l'accident et pleurait déjà de toutes ses larmes, emportée par la tristesse des mélodies indiennes, lorsqu'elle l'avait vu arriver à pied, tenant sa veste d'un doigt sur son épaule... « Il était tellement beau, mon Fred, quand il était encore mince et jeune ! Si j'avais dû le perdre en cet accident — car l'essieu de l'auto s'était brisé à une heure de là, il aurait pu se tuer ! — si j'avais dû le perdre... » Ses yeux s'embuaient de larmes et je me moquais d'elle, sachant, pourtant, qu'elle ne serait plus jamais tranquille en le laissant, depuis qu'il avait eu son premier infarctus, six ans plus tôt, et qu'autant que la crainte d'hier c'était l'angoisse d'aujourd'hui, dans des paysages traversés en leur jeunesse, qu'elle pleurait en ce début de vieillesse. Ce fut elle, pourtant, qui m'avait tant taquinée pour mon mal des hauteurs, que je faillis perdre cette nuit-là, tant elle s'était obstinée à parcourir les rues du centre, après avoir déposé ses valises à l'hôtel, sans même avoir dîné. Moi qui, à dix-neuf ans, traînais déjà la patte derrière elle, je dus l'entraîner dans un taxi pour rentrer à l'hôtel où un

médecin vint lui faire une piqûre. Et toute la nuit, couchée à ses côtés, le tube de coramine à la main, je l'éveillais pour lui donner une infusion de coca apportée par la femme de chambre. Au matin, elle était debout, lionne en cage : une voiture de louage nous conduisit à Puno, au bord du plus haut lac du monde, où on put se promener quelques heures, elle retrouvant un paysage inchangé, moi regrettant déjà la brièveté de la visite et projetant d'y revenir un jour, par les routes empruntées par mon père.

Mais son état nous empêcha de poursuivre le voyage par la route, tel qu'elle l'avait projeté. « Je ne reverrai pas Arequipa », se lamentait-elle en se penchant par le hublot de l'avion qui nous conduisait directement à Lima. Comme au temps de mon enfance, je lui promis que je la ramènerais un jour, mais en sachant déjà qu'elle n'y retrouverait plus ceux et celles qu'elle y avait aimés. Je n'ai pas pu tenir ma promesse.

Deux mois plus tard, nous prenions un cargo allemand au port du Callao, avec les malles de ma sœur qui nous rejoindrait en avion à Paris avec son fils d'un an. Au fur et à mesure que les côtes pelées du Pérou s'éloignaient de nous, je sentais en mon ventre se creuser un abîme : cette fois-ci, c'était vrai que nous partions, que l'on m'arrachait au continent natal. Pour maman, qui avait passé à Lima les plus intenses années de son mariage, où deux de ses filles étaient nées, où l'une d'entre elles, Marie-Claire, s'était étranglée avec le cordon ombilical et avait été enterrée dans le petit cimetière de Miraflores, ce départ qui l'éloignait aussi de son passé était compensé par l'illusion de son retour auprès de ses sœurs et neveux.

Nous fîmes escale à Bonaventure.

Hier encore, au marché italien de Montréal, j'ai retrouvé cette saveur familière : j'ai bu un jus de goyave, croyant qu'à la première gorgée, le port colombien de Bonaventure remonterait à ma mémoire, précis comme si je le revivais dans l'instant. Eh bien, non : brutalement a surgi le souvenir de San Juan del Rio, au Mexique.

Laquelle des deux nostalgies est la plus forte, la plus réconfortante, la plus amère : pérennité de la vie, du temps, fugacité des sensations, immensité de la mémoire qui contient tout, y compris la mort et les dieux des temples fracassés ?

Bonaventure, 1961. Petite place ombragée dont les trottoirs, soulevés par les grosses racines des vieux arbres, nous faisaient buter, maman et moi. Il faisait une chaleur moite et nous sirotions à petites gorgées un jus de goyave tiède qui devait rester comme un archétype dans ma bouche, lié au mot « éternité ».

Éternité d'une heure d'escale. Qu'ils furent nombreux ces instants de halte quelque part, où mes sens prenaient à la hâte possession d'un territoire, y projetant une vie imaginaire, gravée à jamais dans ma mémoire, avec son ambiance, ses parfums, ses visages entrevus rapidement. Que mes éternités furent nombreuses, dont il ne me reste que ce sentiment désuet — la mélancolie.

Maman se souvenait d'y avoir fait escale, en 1927, en allant s'installer au Pérou pour la première fois. « Il y a trente-quatre ans, déjà... il me semble que c'était hier. Je devais courir après Henri, qui, à deux ans, était déjà un vrai diable. Ton père, si excité de mettre le pied sur le continent

sud-américain, ne cessait de prendre des photos. Quand je pense que mon grand-père Daniel n'avait qu'un souvenir d'ennui de ce port de Bonaventure où sa frégate avait dû rester quelques jours avant de poursuivre pour Valparaíso. C'était en 1887, te rends-tu compte ? Il y a de cela presque un siècle... Et nous, aujourd'hui, nous faisons escale ici pour un retour définitif en Europe ! »

Quinze ans plus tard, à San Juan del Rio, au cours d'une semaine de solitude, pendant que l'on réparait ma voiture qui me conduisait de Montréal à Mérida, en buvant un jus de goyave qui avait la saveur exacte de celui de mes dix-neuf ans, j'ai été transportée à Bonaventure. Mes larmes en dénaturèrent aussitôt le goût ; maman était déjà morte depuis cinq ans, et cette sensation entre langue et palais venait de rendre sa présence palpable à mes côtés. Je ne saurai dire combien de temps je suis restée, hébétée, dans le jardin de ce vieil hôtel colonial de San Juan, à retenir cette impression, en essayant de mettre un nom sur les grands arbres qui ombrageaient la petite place de Bonaventure, à situer la scène de notre promenade le plus exactement possible, sans y parvenir, tant l'emportait le sentiment irrémédiable de l'absence. Les êtres ne nous appartiennent que sporadiquement.

Cet après-midi de 1961, à Bonaventure, rien de particulier ne s'était échangé entre nous, pourtant, cette heure-là est restée ancrée en moi, sentiment de présence absolue. Elle était avec moi, nous étions seules en ce port. En ce lieu inconnu, où nous n'avions d'autre attache que le lointain souvenir d'une escale qu'elle y avait faite en 1927, nous étions au centre de l'espace et du temps, à mi-chemin

de l'avenir et du passé, croyant quitter définitivement le continent sud-américain. La chaleur moite, l'air raréfié malgré la proximité de la mer, la lenteur, tout contribuait à une impression de temps **suspendu**. Tous les possibles se virtualisaient. La vie se projetait de l'autre côté du continent, sur les rives orientales de l'Atlantique. En attendant, elle se berçait, comme ces hamacs entrevus dans des jardins aux arbres tentaculaires. Le passé et le futur s'engouffraient en cette petite place coloniale semblable à tant d'autres, à l'air stagnant : rare instant d'un présent immobilisé.

Pourquoi tant de chose se sont-elles cristallisées à Bonaventure ? Parce qu'un nœud de ma vie s'est noué dans ce port et, plus précisément, en cette vieille place coloniale où les arbres inconnus formaient une voûte qui nous cachait le ciel. Un nœud autour du vide, car, je le répète, rien de signifiant ne s'est passé là-bas, sinon cette étrange sensation de contact avec maman, d'éternité, de virtualité. Comme si tous mes rêves de vie s'étaient ramassés en ce lieu, pour mieux bondir dans le projet. Une part de moi est restée en cette place, destin inaccompli qui s'est détaché de moi comme un petit fantôme... Mais une part de nous reste toujours quelque part, en quelque temps traversé. À ce rythme-là, si nous étions des oignons, il y a longtemps qu'il ne resterait rien de nous ! Prenons l'image inverse, chaque souvenir nous rapporte une pelure, comme aux veilles d'un hiver très froid. Plus moyen de dire : « Une part de moi est restée là... », mais plutôt : « J'ai emporté une partie de cet instant en cet endroit. » Pourtant, quelle merveilleuse faculté nous transporte « tout entiers » en un temps et un lieu !

Tout entiers, oui, mais jamais semblables. Chaque fois que je suis retournée en esprit au petit port de Bonaventure, j'étais autre. Chaque fois plus riche de vie qu'en ce jour de mes dix-neuf ans ? Non : car les rêves qui m'habitaient alors, au fur et à mesure que je les comblais, s'amenuisaient, se « défabulisaient ». Il m'en reste, heureusement plein derrière les fagots, me donnant l'impression que ma vie ne fait toujours que commencer !

À San Juan del Rio, un autre rêve, que je ne veux profaner, était sur le point de se cristalliser ; un malencontreux accident de la route m'avait permis de le bercer pendant cette semaine de temps suspendu. Nous avons tous ces moments magiques, haltes dans la vie où la solitude nous permet soudain de nous retrouver peuplés de ce qui nous hante. À San Juan del Rio, j'ai compris que le temps ne passait pas, que tout était là, magiquement présent en notre mémoire, réversible, malgré le vieillissement et la mort. J'ai cru que tout était encore possible, que les rêves d'hier pourraient être repris là où on les avait abandonnés, comme les fils d'une trame qu'il suffirait de poursuivre vingt ans après. Je l'ai cru, et dans une certaine mesure, je l'ai réalisé, non seulement parce que l'illusion tenace peut transgresser l'impossible, mais parce que je suis toujours à l'affût d'une possibilité de bonheur, prête à lui sauter dessus, quelque en soit le prix. Je l'ai souvent payé très cher.

Alors qu'en ce lointain voyage de 1961, nous entrions dans la mer des Caraïbes où la chaleur nous faisait fuir le pont pour le salon climatisé, pour tromper la déchirure qui s'élargissait en moi, je me racontais les histoires

d'amour de Daniel que j'avais laissé enchâssé dans son hublot, maman se perdit dans ses souvenirs de jeunesse et tenta de reconstituer ce que son grand-père avait pu lui raconter sur Santo-Domingo. Hélas ! pas plus qu'elle ne pouvait alors relier les diverses anecdotes, je ne pourrais, aujourd'hui, relier celles de sa vie à elle racontées ces jours-là. Je flottais, bercée par le léger tangage, me projetant en la douleur de Daniel, moins indicible que la mienne qui restait encore inavouable. Qui pourrait un jour retracer l'amour que je devais enfouir honteusement en moi ?

Mais ni ce gamin, qui était un homme, **après tout**, ni moi à dix-neuf ans, n'aurions pu ressentir ou exprimer la passion en ces termes que je viens de taper aujourd'hui à la volée et qui ne ressemblent en rien aux pages naïves et maladroitement inspirées par mon platonique amour que, la nuit précédant notre arrivée à La Rochelle, je lancerais au vent parce que trop compromettantes. Aurais-je pu croire que, trente-sept ans plus tard, ayant presque atteint l'âge que ma mère avait alors, les traits de ma plus récente passion malheureuse déteindraient à mon insu sur ceux de cette Micaela, propulsant, sous les poignards de la douleur trop vive, des rafales de clichés, hélas ressentis jusqu'au plus vif ?

Aurais-je même imaginé qu'à l'âge de ma mère on pouvait vivre l'amour encore aussi intensément ? Quand, sur son lit de mort, elle demanda la photo de papa, mort depuis cinq ans, son regard, son sourire extasié, la ferveur avec laquelle elle le nomma me saisirent : son visage transfiguré, la beauté de ses yeux agrandis par l'émerveillement et la morphine étaient ceux d'une amoureuse. Elle avait soixante-dix ans.

Revenir, ah ! revenir au jardin de mon enfance, aux jeux où Daniel se perdait en héroïsmes vains, au temps où je rêvais encore qu'il était ce héros, fier chevalier de Malte que j'imaginai, ignorant toutes les intonations ironiques ayant pu me faire croire autre chose ! Revenir aux histoires de mon *abuelita*, sentir son parfum de poudre et d'eau de fleurs d'oranger, sa peau vieillie contre la mienne, et me croire encore immortelle à sept ans !

Juchée sur la plus haute branche du mimosa, j'étais sur une frégate — déjà ma voile claquait vers l'ailleurs —, corsaire me battant contre les sales Chiliens, quelque part au large de Valparaíso ou contre les méchants Américains qui voulaient enlever les Philippines aux Espagnols.

Le mimosa trapu, qui croissait à l'angle de deux murs, était un merveilleux navire : ses branches étaient des mâts, peut-être pas très verticaux, mais comment s'arrêter à ces détails lorsqu'on cingle vers la mer de Chine et que l'on est assailli par des pirates ? Il faut alors dégringoler des postes d'observation, courir sur les ponts-sommets de mur, se battre, au risque de basculer dans une mer dure comme la terre, côté jardin, ou comme le trottoir, côté rue.

De temps à autre des cris de femmes m'interrompent en plein combat, ou bien, sous un coup d'épée ennemie, je fais un faux pas, je tombe, et à chaque fois c'est toute une histoire, parce que « je te l'avais bien dit », crie maman et « tu as le diable au corps ! », proteste ma grand-mère, sans se rendre compte que je ne sauverai jamais Manille à ce rythme-là, qu'elles pourront toujours se plaindre, après, que « ces cochons d'Américains » leur aient pris les Philippines, les obligeant à fuir au milieu des raz-de-marée et des

tremblements de terre, sans avoir le temps de rien vendre, de rien emporter, pas même leur petit singe apprivoisé, ou le perroquet, pauvres comme Job, *abuelita* Clara «enceinte jusqu'aux dents», ma mère au chaud dans son ventre, qui n'a rien pu voir de tout cela, mais qui le raconte comme si elle l'avait vécu jusqu'au moindre détail...

Daniel Sánchez Sevilla avait été furieux que sa fille Clara, qui n'avait pas vingt ans, épouse Manuel González-Caballos, ce veuf de quarante ans ayant trois enfants, républicain qui avait vendu son titre de marquis de San Miguel de la Vega. Daniel destinait sa cadette à un noble malais, dont le costume — vu sur des photos sépia — était incontestablement plus beau que celui de Manuel sur la photo de leur mariage, mais la moustache moins fournie et l'œil plus méchant.

J'étais fort déçue par ce Daniel si snob, qui ne ressemblait plus à mon héros du daguerréotype. Et sans doute n'était-ce plus le même, puisqu'il avait vieilli.

— Il s'imaginait peut-être que de pareilles alliances avec les Phillipins les rattacheraient à l'Espagne, l'excusait *abuelita*. Mais je détestais ce Malais ! Il avait trois concubines et il était cruel. Un jour, il a fait tuer devant moi son petit chien pékinois, parce que je l'avais trouvé laid. J'ai eu beau le supplier, il l'a fait exécuter quand même, pour me montrer, disait-il à mon père, que mes répugnances étaient pour lui des ordres et qu'il me rendrait la plus heureuse des femmes si je finissais par consentir à l'épouser. J'ai bien fait de le refuser : c'était un traître qui s'est vendu aux Américains.

— Alors que mon père était désintéressé et droit ! glissait ma mère. Quand les Américains ont gagné, ils lui

ont proposé de le garder au ministère des Finances, pourvu qu'il prenne la nationalité américaine, mais il a refusé : « Me vendre aux ennemis de ma patrie ? Jamais ! », leur a-t-il répondu. Et c'est pourquoi nous avons dû partir sans un sou.

— Oui, murmurait *abuelita*, toujours aussi impulsif... Avec un peu plus de cervelle, il aurait pu...

— Mais maman !, protestait ma mère, que pouvait-il faire d'autre, sans perdre son honneur ?

— Leur dire qu'il réfléchirait, vendre la propriété et, une fois ses affaires en ordre, annoncer qu'il restait espagnol, soupirait mon père.

Maman n'osait rien rajouter et *abuelita* riait sous cape, car son gendre pouvait dire ce qu'on ne lui laissait jamais le temps d'énoncer. Quant à moi, qui trouvais qu'un tel comportement n'aurait eu aucun panache, je vacillais dans mes sympathies. Pourquoi Daniel, que j'aimais, n'aimait-il pas mon grand-père, que ma mère adorait ? Un marquis républicain qui avait vendu son titre puisqu'il était contre la royauté et la noblesse, c'était pourtant bien digne d'un homme franc et maçon ! Quels édifices construisait-il ?

— Aucun, éludait maman. Puis elle soupirait pour faire diversion. Notre dernière possession perdue...

Je ressentais avec douleur l'échec des ambitions de Daniel voulant reconquérir la grandeur de l'Espagne, moi qui pourtant m'enflammiais d'admiration pour les héros de l'indépendance sud-américaine qui avaient su mettre à la porte ces « salauds d'Espagnols », comme on me l'apprenait à l'école. Mais ma mère prétendait que les Espagnols avaient perdu l'Amérique latine à cause de « ce cochon de

Napoléon » : « S'il n'avait pas saccagé l'Espagne, mobilisant notre armée là-bas, nous aurions pu envoyer des troupes pour garder nos colonies ! », s'indignait-elle.

Mon père — français — haussait les épaules et moi aussi, mais pas pour les mêmes raisons : j'avais la tête pleine de nos glorieux héros de l'indépendance, Bolivar, San Martin, Artigas, qui s'étaient battus contre les Espagnols pour obtenir la libération de leurs pays. Seule devait compter la bravoure des Sud-américains, pour expliquer leur victoire, et non l'affaiblissement de leurs adversaires plus puissants qu'eux. Car il me déplaisait souverainement d'apprendre que Napoléon — mon idole d'alors — avait saccagé l'Espagne, que mes ennemis, les Espagnols d'Amérique du Sud, avaient été victimes dans leurs pays, alors qu'ils étaient bourreaux dans le mien, que ma mère appartenait au peuple des oppresseurs et que mon père aussi, puisque Napoléon... Mais Daniel voulait sauver un empire, et je ne faisais pas encore le lien entre les Espagnols qui avaient défendu la Bolivie contre les Chiliens, Saint-Domingue et les Philippines contre les Américains et les Malais et les autres Espagnols qui avaient opprimé mon pays. J'en conclusais donc, péremptoirement, que les Sud-américains étaient les meilleurs, puisque c'étaient les miens.

— Tais-toi, ripostait ma mère. Sans les Espagnols, vous marcheriez encore avec un pagne et des plumes. Et puis, de toutes façons, tu n'es pas uruguayenne, mais française comme ton père et espagnole comme ta mère !

Je m'inquiétais alors de contenir en moi le sang de deux peuples ennemis entre eux, brusquement rapprochés. Et maman de vouloir conclure :

— Est-ce parce qu'un couple de petits oiseaux installe leur nid dans une écurie qu'il sort des chevaux de leurs œufs ?

— Oui !, avais-je d'abord crié avant de m'enrager, l'Uruguay n'est pas une écurie, il est peuplé de gens comme vous et non d'animaux aussi différents que les oiseaux et les chevaux !

— C'est vrai, reconnaissait maman. Je veux te faire comprendre que tu es née ici par hasard, comme les oisillons...

Nous étions tous nés par hasard quelque part, *abuelita* en Murcie, mon grand-père Manuel à Séville, maman dans un bateau, en mer de Chine, entre Singapour et Aden, papa à Paris, mon frère à Madrid, ma sœur à Lima et moi à Montevideo. Et ces hasards m'enchantaient, qui faisaient de moi un tissu de contradictions : j'admirais pêle-mêle Napoléon et les Républicains, les Espagnols découvreurs de l'Amérique et chefs d'un empire « où le soleil ne se couchait jamais », les héros de l'indépendance sud-américaine qui s'étaient battus contre eux ; j'injuriais les Malais dont le combat contre l'Espagne était pourtant semblable au leur, je vouais le même culte à Daniel, Chevalier de Malte, et à Manuel, franc-maçon.

Mes deux héros se détestaient : Daniel, royaliste, Manuel, marquis républicain, Daniel qui rêvait de l'empire où le soleil ne se couche jamais (j'adorais cette phrase) et détestait les Malais, bien qu'il ait promis la main de sa fille à l'un d'eux, Manuel, qui aimait les Malais et rechignait contre la colonisation, mais faisait son devoir pendant le siège de Manille, fusil en main,

alors que Daniel, commandant du port, était au large sur une frégate qui arriverait trop tard...

À l'époque de mes huit ans, de cet écheveau, je tirais des schémas simplistes, parce que ces destins me fascinaient. Prestige de l'exotisme, des titres, des noms, des mots : Manille, Valparaíso, Marquis, Chevalier de Malte, franc-maçon, goélette, cadet de marine, capitaine de frégate, tant de ports accostés, de campagnes, de pays perdus, mots sonores, histoires de famille dont les femmes, seules survivantes, m'avaient raconté des épisodes, pièces d'un puzzle, fragments que je plaçais de manière fantaisiste, anachronique, syncrétique, pour le plaisir de leur faire rectifier, raconter, pour le ravissement, aussi, de pouvoir en faire coïncider les principaux jalons dans un contexte historique découvert au fur et à mesure à l'école. « La perte des frontières boliviennes du Pacifique », lisais-je au hasard d'un livre d'histoire, et aussitôt, une connivence profonde s'établissait entre l'Histoire et les souvenirs de ma famille. « 1899 : perte de Cuba et des Philippines ». Mais c'était aussi la date de naissance de maman, sur le vapeur Léon XIII, entre Singapour et Aden...

## BIOBIBLIOGRAPHIES

**Robert Baillie** est né à Montréal en 1947. Romancier, il a publié, aux éditions de l'Hexagone, des romans: *La Couvade* (1980), *Des filles de beauté* (1983), réédités en format poche Typo, *Les Voyants* (1986), *Soir de danse à Varennes* (1988), *La Nuit de la Saint-Basile* (1990), et un récit: *Chez Albert* (1995). En février 1999, aux éditions XYZ, doit paraître un essai intitulé *Le Survenant, lecture d'une passion*.

**Mireille Cliche** est née à Saint-Georges de Beauce (Québec) en 1955. Elle a fait paraître un récit: *Les longs détours* (Triptyque, 1990), et deux recueils de poèmes dont *Jours de cratère* qui lui a valu le prix Octave-Crémazie en 1991. Elle publiera sous peu un ouvrage poétique intitulé *Vie et mort d'un siècle brutal* et prépare un livre d'art sur le thème de la mythologie grecque.

**Isabelle Courteau** est née à Shawinigan (Québec) en 1960. Elle a publié dans les revues *les écrits* (1995) et *Arcade* (1996). *L'Inaliénable*, un recueil de poésie, a paru au printemps 1998 aux éditions de l'Hexagone.

**France Ducasse**, romancière, est née à Québec en 1956. Elle a publié, jusqu'à ce jour, un roman intitulé *Du lieu des voyages* (l'Hexagone, 1983), les deux premiers tomes d'une trilogie: *La double vie de Léonce et Léonil* et *Le Rubis* (Herbes Rouges, 1986-1994)) et le troisième volet, *La Matamata* (l'Instant même, 1998).

**Gloria Escomel**, née à Montevideo (Uruguay) en 1941, est québécoise depuis 1967. Professeur de littérature à l'Université de Montréal et à l'UQAM, elle a publié des recueils de poèmes: *Ferveurs* et *Exorcisme du rêve* (Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1972 et 1974), deux romans:

*Fruits de la passion* (Trois, 1988) et *Pièges* (Boréal, 1992), une pièce de théâtre: *Tu en parleras... et après?* (Trois, 1989) et un recueil de contes et nouvelles: *Les eaux de la mémoire* (Boréal, 1994). Elle a également écrit plusieurs pièces radiophoniques pour Radio-Canada et a collaboré à diverses revues. Un exposition de ses photos et poèmes, *Le vertige du monde*, a eu lieu à la Maison de la culture Côte-des-Neiges (1997). Deux romans, *Saga* et *Un mont, des merveilles*, sont en voie d'achèvement.

**Gérald Gaudet** est né à Bécancour (Québec) en 1950. Professeur de littérature et animateur culturel, il a dirigé la revue de poésie *Estuaire* de 1985 à 1993. On a pu lire ses textes dans *Le Devoir*, le *Magazine littéraire* et *Lettres québécoises*. Poète, il est l'auteur notamment de *Lignes de nuit* (L'Hexagone, 1987) et de *La Fiction de l'âme* (Herbes rouges, 1985), recueil qui lui a valu d'être finaliste au prix du Gouverneur général et de recevoir le grand prix de littérature Gérard-Godin. Il vient de faire paraître un essai sous le titre *La Passion mélancolique* aux éditions Estuaire.

**Roger Grenier** est né à Caen (France) en 1919. Il est membre du comité de lecture des éditions Gallimard. Depuis 1948, il a publié des romans, des nouvelles et des essais. Il a obtenu le prix Fémina en 1972 pour *Ciné-roman* et le grand prix de la nouvelle de l'Académie française, en 1975, pour *Le Miroir des eaux*. Parmi ses plus récentes publications, mentionnons *La marche turque*, nouvelles, *Trois heures du matin* (Scott Fitzgerald), essai et *Quelqu'un de ce temps-là*, nouvelles, parues aux éditions Gallimard. Roger Grenier a participé à quelques reprises à la *Rencontre québécoise internationale des écrivains*.

**Vénus Khoury-Ghata** est née au Liban en 1937. Nationalité française. Journaliste, critique littéraire, poète, elle a également publié plusieurs romans dont les plus remarquables: *La Maîtresse du notable* (1992), *Les*

---

*Fiancées du Cap Ténès* (1996), *La Maestra* (1996) et *La maison au bord des larmes* (1998). Membre honoraire de l'Académie des lettres du Québec, elle a participé à la *Rencontre québécoise internationale des écrivains* à quelques reprises.

**Bertrand Laverdure** est né en 1967. A terminé une maîtrise en études littéraires à l'UQAM. A collaboré aux revues *Lectures* et *Moebius*. A publié aux éditions du Noroît: *L'Oraison cassée* (1994), *Fruits* (1996) et *La Maison* (1998).

**Madeleine Monette** est née à Montréal en 1951. Après avoir écrit à New York son premier roman, *Le double suspect* (prix Robert-Cliche 1980), elle élit domicile dans cette ville. Suivent trois autres romans: *Petites violences* (1982), *Amandes et melons* (1991) et *La Femme furieuse* (1997). Romancière en résidence à l'Université du Québec à Montréal en 1993-1994, Madeleine Monette obtient la première bourse d'écriture Gabrielle-Roy en 1994. Un recueil d'essais intitulé *Relectures de Madeleine Monette* paraîtra sous peu en Alabama.

*Les meilleurs nouvelliers publient dans*

# XYZ

La revue de la nouvelle

**1 an/4 numéros (ttc)**

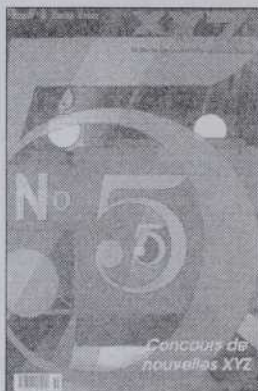
<i>Individu</i>	<i>Institution</i>
Canada 20 \$	Canada 25 \$
Étranger 25 \$	Étranger 30 \$

**2 ans/8 numéros (ttc)**

<i>Individu</i>	<i>Institution</i>
Canada 35 \$	Canada 45 \$
Étranger 45 \$	Étranger 55 \$

**3 ans/12 numéros (ttc)**

<i>Individu</i>	<i>Institution</i>
Canada 50 \$	Canada 70 \$
Étranger 70 \$	Étranger 80 \$



Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_

Téléphone \_\_\_\_\_

Chèque

Mandat postal



No \_\_\_\_\_

exp. / \_\_\_\_\_

Signature \_\_\_\_\_

*XYZ. La revue de la nouvelle*

1781, rue Saint-Hubert

Montréal (Québec) H2L 3Z1

Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.525.75.37

Courriel : xyzed@mblink.net

## Bulletin d'abonnement

*les écrits*

5724, chemin de la Côte Saint-Antoine  
Montréal (Québec) H4A 1R9

Abonnement d'un an (trois numéros)

Institutions et résidents de l'extérieur du Canada	35 \$
Résidents du Canada	25 \$

Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

*Ouvrage composé par  
Andréa Joseph de PAGEXPRESS  
Imprimé par  
AGMV inc.  
le quinze décembre  
mil neuf cent quatre-vingt-dix-huit*

*Imprimé au Canada  
Printed in Canada*



Fondée en 1954, «la doyenne des revues littéraires du Québec», *Écrits du Canada français*, se nomme désormais *les écrits*. Fidèle à sa mission première, elle publie sans aucune restriction de genre des textes inédits d'écrivains d'ici et de l'étranger.